

**Chansons et
poèmes /Henri
Heine**

Heinrich Heine

LIREGRATUITEMENT.COM

Chansons et poèmes /Henri Heine

Heinrich Heine

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

VISIONS DE RÊVE

Autrefois je rêvais amour fougueux et fier, Myrtes et réséda, tête aux boucles jolies, Douces lèvres lançant des sarcasmes amers, Et lieder sombres sur de sombres mélodies.'

Ces rêves ont pâli maintenant ; avec eux, La chère image fut de mon cœur effacée : Du passé, je n'ai plus que les vers langoureux A qui je confiais mon ardeur insensée.

Oui, pauvres vers, hors vous il ne me reste rien. Fuyez aussi... Cherchez la figure rêvée ; Saluez-la pour moi quand vous l'aurez trouvée : J'offre à celle ombre en l'air ce souffle aérien.

J'ai rêvé naguère un rêve Plein de charme ensemble et d'horreur, Dont la vision dans mon cœur Quelquefois encore se lève :

C'était un jardin enchanté; Je m'y promenais, l'âme en fête; Les fleurs regardaient le poète Qui souriait à leur beauté.

Dans la verdure, le ramage Des oiseaux gazouillait encor ; Le soleil, rouge sur fond d'or, Empourprait pelouse et feuillage;

El comme grisé par l'odeur Chaude qui s'exhalait de l'herbe, 11 me semblait qu'en mon honneur Se donnait ce gala superbe.

Au milieu du jardin, chantait Au creux de sa vasque une eau claire.

Et, sur la margelle de pierre, Une jeune fdle lavait.

Ce jeune visage ingénu, Telle une blonde lèfe d'ange, Gomme
je le trouvais étrange, Sans qu'il me semblât inconnu !

Et, hâtant son travail, la blonde lavandière Sourdement chan-
tonnait d'une voix singulière :

« Fontaine, dans ton clair bassin

Blanchis bien ma toile de lin »,

Curieux, je m'approchai d'elle Et je lui demandai : « Pour qui
Vous hâtez-vous donc tant, nia belle.

De laver ce linge aujourd'hui ?

— Ce linge, c'est votre suaire, »

El, m'ayant ainsi répondu.

Elle disparut, plus légère Que l'écume du Ilot chenu.

Puis, porté comme par magie Au fond d'une obscure forêt.

J'errais avec ma rêverie, Mes chagrins, mes pensers secrets.

Soudain, dans la paix forestière.

Un bruit monte : on dirait les coups D une cognée... Une clai-
rière S'ouvre après des sentiers de loups ;

Au milieu, se dresse un grand chêne; Et, brandissant le fer pe-
sant, C'est la vierge de la fontaine Qui frappe à grands coups le
géant.

Tandis que, sous les coups, l'arbre craque et s'effaie, La jeune
fille chante une chanson bizarre :

« Forte hache à la clarté blanche.

Prépare de solides planches ».

Plein de trouble et balbutiant,

Je regardai la vierge blanche

Et lui dis : « Pour qui donc ces planches

Dont vous parlez, ma belle enfant? »

Mais elle : « Le temps est venu :

Ces planches feront votre bière ».

Puis elle s'enfuit, plus légère Que l'écume du Ilot chenu.

Alors, en une lande aride Je fus transporté tout d'un trait, Et
j'étais encore stupéfait De ce changement si rapide,

Lorsque, brusquement, au milieu De la lande, dans un espace
Vide — dos plié, tête basse, — J'aperçois la vierge à l'œil bleu.

Maniant la bêche pesante.

Elle pioche avec âpreté, — Belle encor, mais d'une beauté Qui
donne un frisson d'épouvante.

Et, tandis que le sol se creuse plus profond, La vierge pâle
chante une étrange chanson :

« Ma bonne bêche au fer tranchant.

Creuse la terre plus avant «.

Angoissé, je m'approchai d'elle; Dans mon ell'roi mal déguisé,
Je demandai : « Pour qui, ma belle, Cette fosse que vous creusez

?

— C'est là, dit-elle, que, dans l'ombre, Il faut que vous alliez dormir ».

Et, sur ce mot, je vois s'ouvrir Comme un gouffre la tombe sombre.

Malgré moi, j'y jette un regard, Le sang bourdonne à mes oreilles.

J'ai peur, je frissonne... hagard, Je m'y lance et — je me réveille.

p]n rêve, je me vis en habit de soirée, En gilet de satin, en jabot empesé :

J'allais au bal, ainsi dûment adonisé, Et j'y trouvais ma belle, élégante et parée.

En m'inclinent, je dis : <^ Vous êtes fiancée : Qu'il me soit donc permis de vous féliciter ». Mais ces mots ne pouvaient sortir sans hésiter. Tant ma langue était sèche et ma gorge oppressée.

Mon amie éclata brusquement en sanglots ;

lAis larmes de ses yeux s'échappèrent à flots

Et, comme en un brouillard, disparut son image.

Eloilcs de Tamour, beaux yeux doux et rêveurs, \ ou-^ que, dans tous les temps, j'ai connus si men-

[teurs, J'ai beau faire ; je crois encor votre langage.

J'ai vu passer, en rêve, un pimpant petit homme. Haut juclé sur talons, il faisait de grands pas ; Bel habit de drap fin avec

linge blanc comme Delà neige; — au dedans, le dernier des goujats.

Au dedans, ce n'est rien qu'une pauvre poupée, .Mais portant haut un front orgueilleux et hardi, Parlant valeur, se faisant blanc de son épée Avec des airs pleins d'arrogance et de défi,

« Ne le connais-tu pas? » m'a dit le dieu des rêves. « Viens et vois ». Devant moi, ce disant, il élève Son miroir, et j'y vois un cortège d'iymen.

Ma belle est, à l'autel, assise près du sire.

Ils prononcent le « oui ». Dans un éclat de rire,

Tous les diables d'enfer leur répondent : « Amen ».

Je venais de quitter la maison de ma mie.

Je cheminaï d'abord lentement, Tête emplie

Des pensers inquiets qui flottent dans la nuit :

Pas une étoile au ciel, sur la terre nul bruit.

Puis, traversant à pas pressés le cimetière.

Oreille au guet et sans regarder en arrière,

J'arrivais au tombeau du vieux ménétrier,

Quand la lune, brillant comme un miroir d'acier,

Apparut et je vis surgir sous sa lumière

Une ombre qui médit : « Je t'attendais, confrère ».

C'est le ménétrier. Voici qu'il s'est assis

Sur la pierre de sa tombe cntr'ouverte; puis

D'un geste convulsif il saisit sa guitare.

Et chante, en chevrotant d'une façon bizarre :

« O ma guitare, par tes sons Une fois encor verse aux âmes

1. Nous n'avons pas transcrit toutes les pièces du recueil (les Jeuneu Souffrances, où il y a peut-être trop de diableries pour notre j-ouït- Nous n'avons retenu que celles qui nous ont paru le plus propres à donner une idée de la première manière d'Henri Heine. — Les numéros sont ceux sous lesquels les pièces sont rangées dans l'édition Cotta du Buch\der Lieder {Colla'sche liibliolhe/i r/er Weltliteratur).

L'ardeur de la vieille chanson Qui les brûla comme une flamme.

Les anges, au ciel, leur séjour, L'appellent : jouissance pure, Le diable : infernale torture, Les hommes la nomment : amour. »

Et, sur ce mot, je pus voir se dresser les pierres Des tombeaux et s'ouvrir d'un coup toutes les bières ; Et les morts, sous un ciel d'une étrange pâleur, Multitude dolente, entonnèrent en chœur :

« Amour, amour, c'est ta puissance O'i nous a tous ici conduits :

Pourquoi troubles-tu le silence Où nous reposions dans la nuit? »

Puis un bruit de sanglots monta comme une houle, Mêlé de hurlements et de rauques clameurs. Le vieux ménestrier grattait avec fureur Sa guitare et, railleur, salua cette foule.

« Bravo! bravo ! bravo! vous tous. Amis, à tous la bienvenue!

11 convi'nt que je vous salue :

Vous êtes bien toujours des fous.

Vous qui, multitude lassée, Dormiez au fond du tombeau noir.

Engourdis ainsi que des loirs, Grâce au diable, j'ai pu vous voir, Sitôt ma parole lancée, Vous dresser hors de vos cercueils Et faire voler vos linceuls.

Nous avons été par le monde Les plus étranges songe-creux;
Pris par la passion profonde, Nous ne sûmes qu'être amoureux.

Puisque nul ne peut nous surprendre Et que nous sommes entre fous, Serait-il pas plaisant d'entendre Conter par quelques-uns de nous Leur histoire cruelle et tendre? »

Une ombre s'avança, mince comme un papier, Et voici ce qu'on put l'ouïr balbutier :

« Avec les ciseaux et l'aiguille J'étais un compagnon tailleur.

Fort habile et preste, d'ailleurs, Avec les ciseaux et l'aiguille.

Vint un jour une belle fille

Oui fil (les lambeaux de mon cœur

Avec les ciseaux et raiguille

Du pauvre compagnon tailleur. »

Les fantômes en chœur éclatèrent de rire. LU second raconta sa brouille avec les sbires

« Bandits à la gloire immortelle, Schinderhanne, l'inaldini,
Carlo Moor et lutti quanti, Voilà quels furent mes modèles.

En eux, tout d'abord, j'imitai Leur amoureuse extravagance :

J'adorai jusqu'à la démente Une déesse de beauté.

.Je pleurais à fendre la roche; Je perdis l'esprit, et ma main.

Distraitement, fouilla la poche Entr'ouverte de mon voisin.

Aussitôt des sbires en armes M'empoignent, ne voulant pas
voir

Que j'avais, pour sécher mes larmes, Cherché simplement un
mouchoir.

Solidement on me garrotte ;

Puis, toujours escorté de près,

Chaîne aux pieds, aux poings des menottes.

En prison je fus mis au frais.

J'y fis des chaussons de lisière, Toujours épris... Dans ce lieu
clos La mort vint enfin, et sous terre J'allai rejoindre mes héros.

»

Les fantômes en chœur éclatèrent de rire. Frisé, fardé, grimé
vint un troisième sire :

« J'étais un roi de tragédie; Je jouais les grands amoureux :

Je rugissais : Ah ! terre et cieux !

Et soupirais : o tendre amie!

Mortimer était mon beau rôle :

Marie avait tant de beauté 1 Mais elle haussait les épaules A
mes cris d'amour exalté.

Un jour, l'âme désespérée,

« Maria ! » fis-je, suppliant,

Et je m'enfonçai mon épée

Dans le corps un peu trop avant. «

Les fantômes en chœur éclatèrent de rire. Un écolier râpé vint,
à son tour, leur dire :

« Monsieur le professeur, dans sa chaire, bavarde. Moi, je dors
de bon cœur, étendu sur un banc. Pourtant j'aimerais mieux
veiller dans la mansarde Où trotte, là-haut, la fdle du pédant.

Car elle m'a souri de sa bouche jolie, Elle, la fleur des fleurs,
mon rayon du matin... Las ! cette fleur des fleurs à la fin fut
cueillie Par la main d'un brutal et riche philistin.

Au diable les richards ! au diable les coquettes ! C'est pourquoi
j'ai mêlé l'opium à mon vin Et dit, levant mon verre à la Mort :
es-tu prête? Elle m'a répondu : Prosit ! en bon latin. »

Les fantômes en chœur éclatèrent de rire. Alors parle un pen-
du, pâle comme la cire :

« Quand nous buvions rasade ensemble, le vieux

[comte

Vantait toujours très fort sa fille et ses bijoux. Moi je pensais :
bijoux ne sont rien à mon compte ; Ce que je veux avoir, c'est ta

fille aux yeux doux.

Fille et bijoux étaient mis sous triple serrure, Et le comte payait des serviteurs fort sûrs. Mais des laquais et des verroux je n'avais cure : Certain soir, j'entrepris l'escalade des murs.

Je grimpais hardiment au logis de la belle. Lorsque, d'en bas, soudain l'on mène grand émoi. J'entends la voix du comte : eh ! l'ami, criait-elle. Tout beau ! car j'aime fort les bijoux aussi, moi.

Et, sur ces mots railleurs, l'on me prend, l'on

[m'assaille.

Les valets font pleuvoir les bourrades, les coups ; Au diable ' leur criaï-je; arrière, valetaille! J'en avais à la fille et non pas aux bijoux.

Mais j'avais beau prêcher ; voici que l'on me passe Une corde solide et longue autour du col. Au matin, le soleil contempla la grimace Que je faisais, piteux, à quatre pieds du sol. »

Les fantômes en cliœur éclatèrent de rire. Puis un décapité leur narra son martyre :

Pour divertir mon âme de sa peine Je lus au Lois, mon fusil sous le bras. Là j'entendis un corbeau sur un chêne Qui croassait : Tête à bas! tête à bas!

Près de moi, part une colombe blanche : A ma beauté, dis-je, j'en ferai don ; Et jfe la suis de l'œil, de branche en branche, Par les halliers, les taillis, les buissons.

Qu'ai je entendu? quel estce bruit? Serait-ce Deux ramiers qui se béquêtèn l ainsi ?

Arme en arrêt, je cherche... Les voici... Mais qu'ai-je vu?
Grands dieux! C'est ma

[maîtresse, C'est ma colombe ! A ses côtés penché. Un étranger la couvre de caresses...

Çà, bon chasseur, visons avec adresse.

P'eu ! l'étranger dans son sang est couché.

Sur ce, l'on vient, on me lie, on m'entraîne Vers le bourreau
qui ne languira pas.

Et j'entendis le corbeau sur son chêne Qui croassait : Tête à
bas! tête à bas ! »

Les fantômes en chœur éclatèrent de rire. Et le ménétrier,
pour terminer, soupire :

« Jadis, que de belles chansons Accompagna ma mandoline!

Mon cœur est mort dans ma poitrine.

Finis les vers et les doux sons! »

Le rire s'éleva plus frénétique encore.

Une ronde entraîna tout le pâle troupeau ; Mais, quand vibra
le coup d'une heure en l'air sonore, Les spectres, en hurlant, ren-
trèrent au tombeau.

J'évoquai maint spectre autrefois :

J'avais la formule fatale.

Ils ne veulent plus, à ma voix.

Rentrer en la nuit infernale.

J'ai perdu, par Thorreur surpris.

Le mot que m'enseigna le mire. Ce sont aujourd'hui les esprits
Qui m'évoquent dans leur empire.

Mais, démons, vous croiriez à tort Que votre proie est déjà
prête ; Non pas, et sous le ciel en fête Je peux vivre et jouir encor.

Ma fleur d'amour et de mystère, Je veux encor la respirer.

A quoi bon rester sur la terre, Si je ne devais plus l'aimer?

Une seule fois, sur la bouche, Je voudrais pouvoir l'embrasser
Et, contre mon cœur, la presser D'une étreinte douce et farouche.

Rien qu'une seule fois, je veux Ouïr de sa bouche un mot
tendre...

En votre empire ténébreux.

Libre à vous alors de me prendre.

Et les démons m'ont entendu.

Mais hochent leur tête cruelle.

A tes pieds me voici, ma belle :

M'aimes-tu, réponds, m'aimes-tu ?

Je dis, sitôt que l'aube a lui :

« Verrai-je bientôt mon amante? »

Le soir, je pleure et me lamente :

((Je ne l'ai pas vue aujourd'hui ».

Mon souci, toujours en éveil, Change mes nuits en insomnies,
Et le jour passe en rêveries Comme dans un demi-sommeil.

Malgré moi, sans répit, je suis en mouvem[^]nt[^]. Attends
quelques moments encore, cœur fidèle, Et tu pourras la voir, la
belle entre les belles... Pourquoi donc, ô mon cœur, bats-tu si
follement?

Les heures, il est vrai, sont par trop indolentes ; Sur la route
du jour elles vont en bâillant Et ne marchent que pas à pas, lan-
guissamment. J'ose vous en prier, heures, soyez moins lentes.

Voyez, je suis brûlé d'un désir fiévreux... N'avez-vous donc
aimé jamais, heures cruelles? Vous faites-vous un jeu du tour-
ment qui harcèle Le cœur impatient des pauvres amoureux?

Dans le bois, tout à ma douleur, Je me promenais soitaire,
Lorsque le rêve de naguère Revint se ghsser dans mon cœur.

« Dites, oiseaux, celle parole Que vous chantez, qui vous l'ap-
prit ?

Silence ! quand mon ccjcur l'ouït.

Je sens une .souffrance folle.

— Une vierge aux longs cheveux d'or.

En passant, la disait î-ans cesse, (^etle parole enchanteresse.

Il nous semble l'entendre encor.

ââ

CHANSONS ET POÈMEÔ

— Oiseaux rusés, pas de mensonge !

Vous voulez voler mon secret.

C'est en vain, et nul ne saurait , Dérober la clef de mon songe.

»

Mets ta petite main contre mon cœur, ma chère. Écoute: entends-tu pas quel tapage il s'y fait? Un méchant charpentier y travaille à ma bière Et son marteau bruyant jour ni nuit ne se tait.

Lorsque l'aube paraît, quand viennent les ténèbres, Le bourreau ne veut pas cesser de travailler. Allons, maître, finis ta besogne funèbre Et qu'il me soit permis enfin de sommeiller.

Berceau charmant de ma tristesse.

Belle tombe de mon repos, Avec des pleurs et des sanglots, o belle cité, je te laisse.

IEUNES SOUFFRANCES 23

Adieu donc à ce seuil sacré Qui voit passer ma bien-aimée ;
Adieu, cette place sacrée, Où d'abord je la rencontrai.

Pourquoi donc, un jour, l'ai-je vue, Toi, la souveraine des cœurs ?

N'est-ce pas de t'avoir connue Que m'est venu tout mon malheur?

Je ne voulais pas à ton âme Mendier l'aumône d'amour; Je ne demandais, chère femme.

Que de vivre où tu vois le jour.

Mais, avec des paroles dures.

Tu m'as chassé je ne sais où, Et je souffre à devenir fou D'avoir
reçu cette blessure.

Oui, lamentable pèlerin, Je chancelle, parfois je tombe, Et j'at-
tends que la mort enfin Vienne m'endormir dans la tombe.

Dans le Rhin clair comme un miroir, Les rocs couronnés de
châteaux Se mirent ; mon léger baleau Cingle dans la pourpre du
soir.

Tandis qu'indolent spectateur J'assiste aux jeux du flot ver-
meil, Voici, voici venir l'éveil De tout ce qui dort en mon cœur.

Resplendissant sous les rais d'or, Le tkuve m'attire et sourit ;
Mais je sais bien que, dans son lit, il cache la nuit et la mort.

De même en cas-il de Tenfant Qui m'a fait un mal si cruel :

Elle a ton souris séduisant, O fleuve, et ton attrait mortel.

J'ai cru que je devais mourir De cet indicible tourment.

Je peux aujourd'hui le souffrir, Mais ne saurais dire comment.

De paillon, de cyprès et de boutons de rose, o mon livre, je
veux que vous soyez paré : Vous êtes à mes yeux comme un tom-
beau sacré Où mes jeunes chansons à jamais sont encloses.

Que n'y puis-je à la fois enfermer mon amour ! Car la fleur du
repos, amour, croît sur ta tombe. Mais je n'espère pas de l'y
cueillir un jour : Avant toi, mon amour, il faut que je succombe.

Tel un torrent de lave échappé de l'Etna, Ils ont jailli jadis du
profond de mon âme, Ardents, impétueux, tout pétillants de
flamme, Ces beaux vers amoureux qui maintenant sont là.

Aujourd'hui, les voilà pâles comme la brume. Semblables à des morts, froids et silencieux... Mais qu'un souffle d'amour vienne à passer sur eux. Et déjà leur ardeur d'autrefois se rallume.

âti CHANSONS ET POÈMES

Oui, maint pressentiment s'éveille en moi soudain : L'amour, ô mes chansons, va vous rendre la vie. En un lointain pays ce livre, mon amie, Peut-il pas quelque jour tomber entre vos mains?

Et le charme est rompu : les pâles caractères D'un regard suppliant contemplent vos beaux yeux. Et voici que revit leur ardeur de naguères, Et l'amour chante encore en mes vers douloureux.

I. —L'Affligé

Nul qui n'ait de l'angoisse au cœur, Quand passe le jeune homme blême.

La passion et le malheur Sont écrits sur sa face même.

C'est en vain qu'à son front flétri Le vent souffle une fraîche haleine, En vain les belles, d'un souris.

Cherchent à consoler sa peine.

Lui, loin des villes, il s'enfuit Au fond des grands bois, où murmure Le feuillage, où, dans chaque nid, Chantent des voix fraîches et pures.

Mais le gai frisselis se tait, Mais le joyeux ramage cesse
Quand, au bois, avec sa tristesse, Le blême jeune homme paraît.

II. — L'Echo

Un cavalier traverse la prairie Au trol mélancolique et lent de son
cheval. « Où vais-je? » rêve-t-il. « Est-ce aux bras de ma mie,

Ou vers le tombeau? » — Dans le val, <(Le tombeau! » dit
l'écho d'une voix assourdie.

Le cavalier a pressé sa monture.

Du fond de sa poitrine il monte des sanglots. « Puisque déjà,
dit-il, m'attend la tombe obscure.

Soit, j'y trouverai le repos.

— Le repos ! » a redit l'écho dans un murmure.

Et voici que sur la face hâlée Du sombre cavalier une larme
parut.

((Si je ne peux avoir une paix assurée

Qu'en la tombe, ô tombe, salut !

— Salut! » a répondu l'écho de la vallée. .

III. — Les deux Frères

Sur le sommet du mont planté, Le château dort dans la nuit sombre.

En bas des éclairs percent l'ombre Et des armes ont cliqueté.

Deux frères sont là sur la prée, Menant un combat acharné.

Pourquoi donc ces deux forcenés , Ont-ils mis au clair leur épée ?

La noble comtesse Laura, La maîtresse qu'ils ont choisie, Dans leur c(Eur naguère alluma Une farouche jalousie ;

Et, n'ayant pas su découvrir , Quel était l' élu de la belle, 11 leur a plu de recourir Au fer pour vider leur querelle.

Heurtant leurs armes à grand bruit.

Les frères luttent avec rage Et, pendant ce duel sauvage.

Des démons passent dans la nuit.

Malheur à vous, ô mauvais frères !

Malheur à toi, vallon damné !

Voici que les deux adversaires Tombent ensemble inanimés!...

Depuis lors, des races humaines Ont été dormir au tombeau Et, du haut du mont, le château Regarde tristement la plaine.

Mais, la nuit, dans le fond du val.

On entend des bruits de mystère....

Quand minuit sonne, les deux frères Reprennent leur duel fatal.

IV. — Le pauvre Peter

Gretchen avec Hans, son valseur, Tourbillonne, gaie et bavarde.

Dans un coin. Peter les regarde, Muet et pâle à faire peur.

En ce jour de leurs fiançailles, Hans, Gretchen sont en beaux atours.

Peter est vêtu comme aux jours Où, dans son échoppe, il travaille.

En voyant le couple rieur.

Peter murmure avec tristesse :

« J'aurais déjà fait un malheur, Si je n'avais tant de sagesse.

Car, en moi, je porte un tourment Qui me déchire la poitrine :

Toujours il faut que je chemine ; Mon chagrin me pousse en avant.

Et c'est vers Gretchen qu'il me mène Pour quérir d'elle guérison.

Mais, quand je la vois, sans raison Je me sauve à perdre l'haleine.

Dans la montagne je m'enfuis; Avec ma peine j'y demeure.

Et, pendant des jours et des nuits, Dans la solitude je pleure. »

CHA^-SONS ET POÈMES

Cœur déchiré, membres rompus, Peler en chancelant chemine :

A voir la pâleur de sa mine, Les passants s'arrêtent émus.

Plus d'une fille déblalère :

« Il vient du lombeau, celui-là! »

Non, fillette; du cimetière il ne revient pas ; il y va.

Car, blessé d'amour, le pauvre homme.

C'est dans la tombe seulement Qu'il pourra dormir d'un bon
somme En attendant le Jugement.

Y. ___ Chanson du Prisonnier.

Ma grand'mère fut sorcière notoire :

On la voulut voir condamnée au feu.

Pourtant le bailli, malgré son grimoire. D'elle ne put pas tirer
un aveu.

C'est égal, on la plongea dans la cuve ; Mais elle, en poussant
des jurons d'enfer. Parmi les vapeurs rouges de l'élu ve, Muée en
corbeau, s'envola dans l'air.

O ma mère grand au sombre plumage, Porteras-tu pas, malgré
les barreaux Derrière lesquels on l'a mis en cage, A ton petit-fils

quelques bons morceaux?

Sauve-moi, grand'mère, ou, du moins, empêche. Si demain
joscille entre terre et cieux, Qu'il ne vienne ici quelque pie-
grièche De son bec aigu me crever les yeux.

VI. — Les Grenadiers

Chez les Cosaques prisonniers, Quand vint le jour de délivrance.

Tête basse, deux grenadiers Prirent le chemin de la France.

3i CHANSONS ET POÈMES

En Prusse, on dit à ces Français Les désastres de leur patrie,
La grande armée anéantie, L'Empereur pris par les Anglais.

Et, rpiand ils surent ces nouvelles, Ils pleurèrent : « Je vais
mourir, Dit l'un d'eux ; je sens de plus belle Ma vieille blessure
s'ouvrir ».

Et l'autre répondit : « Mon frère.

Je voudrais mourir avec toi.

Mais quoi ! mes petits et leur mère Là-bas crèvent dq faim
sans moi.

— Que m'importent enfants et femme ?

Qu'ils aillent, s'il faut, mendier.

Moi, j'ai d'autres soucis dans TAme :

Mon empereur est prisonnier.

Reçois ma dernière demande.

Mon vieux, et fais ce que je dis :

Si je meurs en terre allemande, Tu m'enterreras au pays;

Sur ma tombe il faut que l'on mette Ma croix fixée à son ruban
; Avec fusil et baïonnette, Avec mon sabre sur le flanc,

Je veux, au tombeau, camarade, Monter la garde jusqu'au jour
Où, le bruit de la canonnade Et le roulement du tambour

Réveillant mes os et ma cendre.

Je pourrai, sur le champ d'honneur.

Me dresser encor pour défendre Mon empereur, mon empe-
reur! »

Vil. — Le Message.

Debout, mon page I en selle, vite I Que ton cheval d'un vif
élan, Par monts, par vaux, se précipite Vers le château du roi
Duncan.

Là, glisse- toi comme une anguille.

Et demande au palefrenier

3g CHANSONS ET POEMES

De te dire quelle est la fille Du roi qui va se marier.

S'il dit : « la brune », saule en selle, Viens en hâte me l'annon-
cer ; Si : « la blonde », sans te presser, Tu m'en donneras la

nouvelle.

Chez le cordier, auparavant, Prends une corde longue et forte,
Et puis, silencieusement, Reviens céans et me l'apporte.

VIII. — V Enlèvement

Je ne veux pas m'en aller seul, ma belle amie; Mais il te faut me suivre en mon réduit étroit. Dans le cher vieux logis, sombre, lugubre et froid. Où ma mère est au seuil dès longtemps accroupie. Attendant le retour de son fils sous son toit.

[grâce 1 _- Non, sombre compagnon, non, laisse-moi, de Je vois flamber les yeux, je vois ton front pâlir ; Ton haleine me brûle et ta main est de glace. Ah ! ce n'est pas en ta demeure qu'est ma place : Je veux jouir des fleurs, du soleil, du plaisir.

— Viens avec moi, petite et douce bien-aimée : Laisse les belles fleurs, laisse le soleil clair ; Mais, d'un long voile blanc parant ton front si fier. Sur la lyre, prélude au chant de l'hyménée, Et le vent de la nuit nous en sifflera l'air.

X. — Baltliazar

Sous la lune, dont la course s'en va finie, Babylone, silencieuse, est endormie.

Mais au palais du roi, flamboyant dans la nuit, Esclaves, conviés se pressent à grand bruit,

Et l'on entend monter dans la salle splendide La rumeur du festin que Balthazar préside.

Les courtisans, vêtus d'habits bariolés.

Boivent le vin fumeux dans l'or des gobelets ;

Mêlée au cliquetis joyeux, leur flatterie Exalte Balthazar, le grise de folie ;

Il sourit. Son teint mat de rougeur s'est teinté ; De son cœur à sa lèvre un blasphème a monté,

Et, lançant vers le ciel les défis et l'insulte, Dans le fracas croissant de l'orgie, il exulte.

Un esclave, soudain, sur un de ses regards, Sort de la salle, puis reparaît sans retard.

Et, de ses bras levés, il soutient sur sa tête

Des vases saints, ravis aux Juifs par la conquête.

Balthazar en prend un, jusqu'au bord le remplit. Puis, l'ayant épuisé d'une rasade, il dit :

« Pauvre Dieu des Hébreux, ta puissance est finie . Balthazar, roi de Babylone, te défie ! »

Mais à peine ce mot élançait-il prononcé

Qu'un frisson glacial en son cœur s'est glissé;

Le rire, si bruyant tout à l'heure, s'apaise ; Un silence de mort sur les convives pèse.

liegardez! regardez! là-bas, sur le mur nu. Quelque chose
comme une main d'homme a paru

Qui trace avec du feu d'étranges caractères, Puis disparaît soudainement dans le mystère.

Pendant que ses genoux frémissent, Balthazar, Livide, vers le mur tourne des yeux hagards;

Ses hôtes, éliarés, restent muets et sombres. Et l'on entend leurs dents s'entrechoquer dans

I l'ombre.

En vain fit-on venir les mages; pas un d'eux Ne put interpréter les mots mystérieux ;

Mais avant que la nuit ne se fût achevée, Le roi, trahi des siens, périssait par l'épée.

XI. — Le Mc'neslrel

Pour la lutte de la chanson Le ménestrel se met en roule; C'est une bien étrange joule, Un bien étrange champion.

Frémissante, fougueuse, ailéfr, La fantaisie est son coursier; L'art lui tient lieu de bouclier, La parole lui sert d'épée.

Des dames, en groupe éclalanl, Sous le dais soyeux qui frissonne Ont pris place ; mais on attend Celle qui détienl la couronne.

Les preux ont toute leur vigueur Quand ils enfourchent leur monture :

Avant la joule, le chanteur Porte au cœur déjà sa blessure ;

Et celui-là dont la chanson Sort de l'urne la plus meurtrie,
C'est lui qui reçoit le guerdon De la dame la plus jolie.

XU. — A la fenêtre.

Henri, pâle comme un suaire, Passait. Hedvige, en le voyant,
A murmuré : « Dieu tout-puissant!

C'est un spectre du cimetière ».

Lors, languissamment, le jeune homme La regarde. Hedwige,
à son tour.

Frappée au cœur du mal d'amour, Devient blême comme un fantôme.

Jeunes souffrances 41

Depuis ce jour, à sa croisée, Hedwige attend son ami ; Et
bientôt, dans la tombe, Henri La tint contre son cœur pressée.

XIII. — Le Chevalier blessé

Je sais un conte singulier, Une histoire triste et cruelle :

C'était un pauvre chevalier Dont la dame était infidèle.

Sa dame, il ne peut l'estimer A cause de sa perfidie :

Qu'il lui faille rougir d'aimer, C'est pour lui souffrance infinie.

Dans la lice il voudrait jouter :

« Qu'il s'apprête à croiser la lame, Celui qui prétendrait douter
De la pureté de ma dame ».

Tous se taisent, — non sa douleur ; Car il sait qu'il devrait lui-même
Tournici' le fer contre son cœur Qui condamne celle qu'il aime.

XIV. — Le Départ

Assis près du mât, solitaire, Je compte les rides de l'eau.

Adieu, patrie ! adieu, la terre 1 Qu'il cingle vite, le vaisseau 1

Sur la maison de mon aimée, Où luisent les vitres en feu, J'attache
ma vue obstinée :

Il n'en vient nul signe d'adieu.

N'allez pas obscurcir ma vue, Ne jaillissez pas, ô mes pleurs,
Et toi, mon âme méconnue, Ne le brise pas de douleur.

XV. — La Chanson des Hegrets

Ulrich, le chevalier, voyage A travers la verte forêt, Et, l'épiant,
un doux visage Au milieu des branches paraît.

Il dit : « Ce gracieux visage, Partout et toujours je le vois, Dans
les villes et leur tapage, Dans la solitude des bois.

Ainsi que deux roses jumelles, Je vois ces lèvres souriant ;
Mais, hélas ! il se glisse entre elles Plus d'un mot perfide et mé-
chant ;

De même maint buisson de roses, Épanoui sous le ciel pur,
Cache des vipères encloses Qui sifflent dans leur nid obscur.

Sur cette peau vermeille et douce, Cette fossette au pli léger,
N'est-ce pas la fosse où me pousse Un espoir toujours
mensonger?

Ces boucles d'une blonde tête, Ces cheveux si souples, si fins
Sont comme le réseau qu'apprête Pour me prendre l'esprit malin.

Naguère, mon âme égarée A cru que cet œil tendre et clair Du
paradis était Tenlrée, Et c'est la porte de l'enfer. »

Ulrich a pressé sa monture ; Le vent dans les feuilles se plaint
; Une douloureuse figure.

Pâle, apparaît dans le lointain.

Ulrich dit : « Ma mère chérie.

Toi qui m'aimas si tendrement, Sans pitié, j'ai troublé ta vie;
Moi, ton tils, je fus ton tourment.

Que ne peut l'ardeur de ma peine, O ma mère, sécher tes
pleurs ! Que ne peut le sang de mes veines Rendre à ta face ses
couleurs ! »

Tandis qu'il chemine sans trêve,

Dans la forêt se fait la nuit ;

Le vent plaintivement gémit

Et des voix parlent comme en rêve.

Et le voyageur se figure Entendre l'écho de sa voix ; Mais voici
les mots que murmure La troupe des oiseaux narquois :

« Ulrich nous chante la jolie Chanson des regrets, et voilà Qu'à
peine l'aura-t-il finie, Ulrich la recommencera. »

XVII. — La Chanson des l.uicals

Mes ducats d'or, mes bons ducats, Qu'êtes-vous devenus, hélas !

Irai-je vous chercher parmi les clairs ruisseaux, Où les pois-
sons dorés frétilent dans les eaux ?

Irai-je vous chercher dans les vertes prairies. Où les fleurettes
d'or brillent épanouies?

Me faudra-t-il aller vous chercher dans l'air pur, Où les oise-
lets d'or volent parmi l'azur?

Me faudra-t-il aller vous chercher sur la sphère. D'où les
étoiles d'or sourient à noire terre ?

Non, vous ne nagez point aux flots du ruisseau Vous n'étince-
lez point parmi la verte prée ; [clair ; Non, vous ne planez point
dans les hauteurs de l'air; Vous ne rayonnez point à la voûte azu-
rée ;

Quelque usurier, mes ducats d'or, mes bons ducats. Vous retient dans sa pince à tout jamais, hélas !

XVIII. — Conversation dans la lande de Paderborn.

Quelle douce musique ! Écoute :

Flûtes, violes et bassons.

Quelque part, dans les prés, sans doute, Dansent fillettes et garçons.

— Ami, la méprise est unique :

Pas de flûtes, pas de bassons ;

Je n'entends, moi, d'autre musique Que le grognement des cochons.

— Écoute, lointaine et confuse, La voix du cor. Sous les ormeaux, .l'enlends aussi la cornemuse

Du berger qui paît ses agneaux.

— Point de cor, point de cornemuse; Mais le vieux porcher du hameau — vVmi, vois comme tu t'abuses — Chasse vers leur toit ses pourceaux.

— Entends-tu cette voix lointaine D'un timbre si mélodieux

Que, pour mieux l'écouler, aux cieux, Les anges respirent à peine ?

— Eh! mon cher, où prends-tu les sons D'une voix qui charme les anges?

Ce n'est qu'une bande d'oisons Qui se querellent dans la fange.

— Entends le son aérien

Des cloches de la vieille église.

Leur appel, porté par la brise, Assemble le troupeau chrétien

— Pauvre ami, ce sont les clochettes Des bœufs qui s'en re-
viennent las

Et qui, la tâche du jour faite.

Rentrent à l'étable, front bas.

— Ne vois-tu pas flotter un voile, Un voile blanc, signal
discret?

C'est ma raie; et ses yeux d'étoile Sont noyés d'un chagrin
secret.

— Je vois la vieille bûcheronne Claudiquant avec son pied bot,
Et qui halette et s'époumonne Sous le fardeau de son fagot.

— Soit. A ton aise tu peux rire De mes fantasques questions ;
Mais, quoi que tu puisses me dire, Je garde mes illusions.

Sonnets à ma Mère.

Toujours j'ai porté haut la tête avec audace ;

Mon caractère est Apre et mon cœur orgueilleux.

Si le roi me venait regarder face à face,

Il ne me ferait pas, certes, baisser les yeux.

Mais, malgré cet orgueil dont se raidit mon âme Et qui ne plie-
rait pas même devant le roi, Il me plaît d'avouer, ma mère, chère

femme, Combien je deviens humble et souple devant toi.

Qu'est-ce qui change ainsi ma raideur en souplesse? Est-ce
Ion noble esprit qui peut aller au fond Des choses et monter jus-
qu'au ciel d'un seul bond?

Ou bien suis-je troublé d'une obscure tristesse En pensant que
j'ai pu blesser ton cœur si bon. Ce cœur qui me chérit d'une
unique tendresse?

Follement vagabond, je t'ai quittée un jour. Et j'ai poussé ma
course errante parle monde. Et j'ai cherché partout la passion
profonde Pour assouvir mon infini besoin d'amour.

L'on put me voir alors vaguer de rue en rue, Pareil au men-
diant qui va fendant la main.

Mais l'aumône d'amour, je ne l'ai pas reçue; Je n'ai pu re-
cueillir qu'ironie et dédam.

Pendant des ans, malgré cette quête insensée, L'amour, par-
tout cherché, me fuyait en tous lieux; Et je revins au toit natal,
l'âme blessée.

Alors, vers ton enfant quand tu t'es avancée, Cet amour, si
longtemps vain objet de mes vœux. Je l'ai vu me sourire, ô ma
mère, en tes yeux

A Christian Setlie.

Non, je n'adore pas l'image des faux dieux Qui,' dorée au de-
hors, au dedans est poussière ; Non, je ne donne pas la main à
ces plats gueux (jui,' Hagornant en face, outragent par derrière;

Non, je n'applaudis pas au triomphe honteux Que mènent les coquins et les prostituées. Et, quand vient à passer leur char victorieux, Je ne suis pas avec la foule humiliée.

Je sais qu'un coup de vent peut soudain jeter bas

Le chêne fier, tandis que le roseau, docile

A tout souffle de Tair, s'incline et ne rompt pas :

Mais que lui revient-il d'avoir été servile? Enfin il sert de canne aux gandins de la ville Ou bien d'époussetoir aux valets et goujats.

C'est au merveilleux mois de mai, Lorsque s'épanouit la rose Que, naguère, en mon cœur charmé, La fleur de l'amour est éclore.

C'est au merveilleux mois de mai, Quand la forêt verdit et chaule, Ma belle, que je t'avouai Le cher désir qui me tourmente.

De mes larmes naîtront des fleurs, Comme des larmes de l'aurore.

Et mes soupirs feront éclore Un chœur de rossignols chanteurs.

Aime-moi : je veux te porter Ces fleurs, sitôt qu'elles vont naître:

En même temps, à ta fenêtre, Les rossignols iront chanter.

Rose, lys, colombe, soleil, Voilà ce que j'aimai naguère avec tendresse. Je n'aime plus que vous, maintenant, ô maîtresse Et vous êtes l'unique et pure charmeresse.

Fontaine d'amour sans pareil,

Rose, lys, colombe, soleil.

En regardant tes yeux chéris.

J'oublie aussitôt peine et fièvre, Et par un baiser de tes lèvres
Tous mes maux soudain sont guéris.

Pouvoir te tenir sur mon cœur, Pour moi, c'est le paradis
même.

Et pourtant, quand tu dis : Je t'aime Je verse amèrement des
pleurs.

En mon rêve passe une image Belle comme un ange des cieux,
Et je reconnais ton visage, Quoiqu'il soit pâle et soucieux.

Ta bouche, seule, est rose encore Mais la mort la baise, et soudain
La voici qui se décolore, Et ton regard d'aube s'éteint.

Oue ton visage au mien s'unisse, Pour que se confondent nos
pleurs Contre mon cœur presse ton cœur :

Qu'une seule flamme en jaillisse.

Quand nos pleurs, comme une fontaine.

Ruisselleront parmi ces feux.

Je veux, entre tes bras, ma reine.

Mourir à force d'être heureux.

CHA^ISONS ET POEMES

Au calice d'un lys je veux plonger mon âme, Au calice d'un beau lys blanc, Et je veux qu'il en sorte un chant De féal amour pour ma dame.

Et ce chant doit frémir, ce chant doit frissonner Tel le baiser que l'amoureuse, En une heure mystérieuse, Jadis a daigné me donner.

Depuis des millions d'années, Les étoiles, au fond des cieux, Se regardent énamourées Et se font des yeux langoureux.

Leur langue, 1res riche et très belle, Esl fermée aux grammairiens. Il n'en esl pas un qui l'épèle, Et tout leur savoir n'y peut rien.

Sans le secours d'un interprète, Moi, je l'entends parfaitement, Car les doux yeux de violette M'ont tenu lieu de rudiment.

Comme je voudrais, petit ange, Sur l'aile de mes vers ravis, T'emporter aux rives du Gange, En ce délicieux pays,

Où croissent des moissons de roses, Oïi, parmi la foule des fleurs, Les fleurs du bleu lotus, écloses, Attendent leur petite sœur.

Là, les pudiques violettes Font aux étoiles les doux yeux ; Les roses, d'une voix discrète, Tiennent des propos amoureux.

Parfois, les gazelles légères Cessent leurs jeux, pour écouter,

Dans une rumeur dé mystère, La voix du ^rand fleuve monter.

A l'ombre des palmes, ma mie, C'est là que je veux t'ehlever
Et, bercé dans tes bras, rêver De pafx et d'amour infinie. .

Quand, dans sa splendeur, le jour luit. Le lotus souffre et s'in-
quiète; Il attend, en penchant la tête, Le retour de la fraîche nuit.

Mais, quand la lune, son amante.

Vient l'éveiller, à sa clarté.

Il montre sa face charmante Et sa délicate beauté.

Dressé vers celle qui l'attire.

Il suit la lune dans son cours ; Il tressaille, il pleure, il soupire
D'amour et d'angoisse d'amour.

Cologne, assise aux bords du Rhin, Dans les flots aiix reflets
d'opale Mire l'antique cathpdrale Oû chantent les cloches
d'airain.

La Vierge, dans le sanctuaire, Sur une gloire aux ors pâlis
Rayonne, et sa candeur de lys Verse en ma nuit de la lumière.

Des fleurs, des anges radieux Entourent madame Marie, Et ses
lèvres, son front, ses yeux Ressemblent à ceux de ma mie.

Tu ne m'aimes pas, je le sais ; mais quoi ! Je n'ai pourtant pas
de peine profonde : Tant qu'il m'est permis de te voir, ma blonde,
C'est assez : je vis heureux comme un roi.

Tu peux rae haïr et me mépriser, Tu peux me le dire en face :
Je pense, Si la bouche encor me donne un baiser. Que c'en esl as-
sez pour mon allégeance.

Pas de serments, mais des caresses ; Serments de femme, ce n'est rien :

Ta voix est douce, mais combien Ton baiser est plus doux, maîtresse.

Ton baiser est sûre liesse.

Ta parole est un souffle vain....

Fais-moi des serments, ô ma belle ; Parle, et je croirai pour toujours Que ta poitrine d'immortelle A pour hôte un cœur sans détours, Fait pour d'éternelles amours.

Pour des amours plus qu'éternelles.

J'ai fait pour les yeux de l'aimée Des canzones d'un tour parfait ;

J'ai, pour les lèvres de l'aimée, Fait de miraculeux tercets, Et, pour le front pur de l'aimée.

Des stances du plus bel effet.

Ah ! que n'a-t-elle un cœur, l'aimée.

Je ferais un joli sonnet !

Le monde est sans yeux, chère enfant, Tous les jours son goût dégénère :

Ne voilà-t-il pas qu'il prétend Que tu n'as pas bon caractère !

Ce monde, sans goût et sans yeux, Il faut bien qu'il te méconnaisse, Puisqu'il ignore quelle ivresse Versent tes baisers amoureux.

Dites, qu'est-ce donc que vous êtes.

Très chère? Un fantôme enfante.

Aux jours étouffants de l'été.

Par la cervelle d'un poète ?

J4 CHANSONS ET POÈMES

Non pas ; celle chanijanle tête, Celle bouche au conlour si (in, Ces yeux, ces Iraits, ce corps divin, Ce n'est pas œuvre de poète.

Gnomes à taille contrefaite, Basilics, vampires hideux.

Vilains animaux fabuleux, Voilà ce que crée un poète.

Mais ce visage gracieux.

Celle mine noble et discrète.

Ces doux regards si dangereux, Ce n'est pas œuvre de poète.

Comme la jeune Aphrodite, Fille des flots, — ma bien-aimée
Brille en l'éclat de sa beauté...

Las ! d'un autre elle esl l'épousée.

O mon cœur, sache sans colère Supporter celle trahison Et
tout le mal que, sans raison, T'a fait cette folle si chère.

Bien que la trahison ait déchiré mon âme, Pourtant je n'aurai
pas contre toi de rancœur. En vain te pares-tu de bijoux, pauvre
femme : Nul rayon ne peut luire en la nuit de ton cœur.

Dès longtemps je le sais ; car j'ai vu dans un rêve Que tout est désormais ténèbres dans ce cœur Et que par un serpent il est rongé sans trêve : Ta vie est à jamais condamnée au malheur.

Au malheur. C'est pourquoi je n'ai pas de colère : Je sais que notre lot commun est le malheur. Jusqu'au jour où la mort glacera notre cœur, Ma belle, il nous faudra souffrir même misère.

Je vois bien un sourire à ta lèvre ironique ; Je surprends un regard de défi dans tes yeux ; Ton beau sein se soulève et proteste, orgueilleux ; N'importe: il nous faudra souffrir misère unique.

CHANSONS ET POÈMES

Voici qu'un pli se creuse à la lèvre si Hère ; Un pleur caché ternit la splendeur de tes yeux, Un mal secret se glisse en ton sein orgueilleux : Ma belle, il nous faudra souffrir même misère.

Violons et flûtes font rage ; Le cor résonne avec éclat :

Ma belle en robe de gala Danse au bal de son mariage.

Mais, à travers le son des basses Et des hautbois mélodieux, N'entendez-vous pas dans l'espace Sangloter les anges des cieux?

Il ne le souvient plus que jadis je fus maître

De ton cœur, qu'il voulut m'avouer pour seigneur.

Ce petit cœur, si doux ensemble et si trompeur,

Qu'il ne se peut trouver rien plus doux et plus traî-

[tre.

Et combien je t'aimais, et combien je souffrais, Il ne t'en sou-
vient plus. L'amour ou la souffrance, Lequel des deux alors l'em-
portait? Je ne sais ; Mais ce que je sais bien, c'est qu'ils furent
immenses.

Si vous saviez, petites fleurs.

Quelle âpre souffrance j'endure, Vous voudriez verser vos
pleurs Comme un baume sur ma blessure.

Si vous connaissiez mon tourment, \ Bouvreuil, rossignol et
fauvette.

Vous voudriez par votre chant Réconforter votre poète.

Etoiles d'or, si vous saviez Quelle rigueur a mon supplice.

Sur moi, du ciel, vous verseriez Votre clarté consolatrice.

Mais nul ne connaît ma douleur.

Nul ne sait comme elle est cruelle, Hormis une femme, et c'est
celle, Celle qui déchira mon cœur.

Pourquoi donc si pâles, les roses ?

O mon cher amour, dis-le-moi.

Les Heurs, dans l'herbe verte éclosés, Comme elles sont
ternes! Pourquoi?

Pourquoi la voix de l'alouette A-t-elle des accents de deuil ?

Pourquoi donc à la violette Trouvè-je un odeur de cercueil ?

Pourquoi le soleil à la terre N'envoie-t-il qu'un rayon voilé?

Comme une tombe solitaire Pourquoi ce gazon désolé ?

Et pourquoi donc suisje moi-même Malade et blême, à ma beauté?

Il faut répondre : toi que j'aime, Pourquoi, pourquoi m'as-tu quitté?

Ils m'ont poursuivi de leur blâme :

Quels méchants contes ils t'ont faits!

Mais tout ce que souffrait mon âme, C'est ce f[u]ils ne t'ont dit jamais.

Avec des mines charitables, En prenant des airs convaincus, Ils t'ont dit que j'étais le diable:

Toi, mignonne, tu les as crus.

Mais ils n'ont pu savoir ni dire Ce qui fut le pire en mon fait :

Oui, le plus absurde, le pire, Démon cœur reste le secret.

Le rossignol chantait, le tilleul fleurissait. Le soleil nous faisait sa plus riante mine. Tu m'embrassais alors, et ton bras m'enlaçait, Et je sentais ton cœur battre sur ma poitrine..

[mense, Les corbeaux croassaient, seuls, dans la plaine im-
Et les feuilles tombaient sous un ciel sans clarté. Avec un adieu froid tu m'as alors quitté, En me faisant ta plus correcte révérence.

[mâmes!

Quand nous étions enfants, comme nous ai- Jamais de
bouderie ou de brouille entre nous. Moi, le petit mari, toi, la pe-
tite femme, Tous les deux nous étions des modèles d'époux, Tou-
jours joyeux, toujours caressants, toujours

[doux.

Pour revivre ces jours charmants de la jeunesse, Plus lard, à
cache-cache il nous plut de jouer; Par malheur, à ce jeu nous
mîmes tant d'adresse Que nous n'avons pas pu, depuis, nous
retrouver.

Tu me restas longtemps fidèle.

Tu t'intéressas à mon sort Et me donnas du réconfort Aux
jours de disgrâce cruelle.

Par ta bourse, mon indigence Trouva de quoi boire et
mang^{er}, Et je liens de la complaisance Mon passeport pour
l'étranger.

Ma belle, que Dieu te défende Contre le chaud, contre le froid,
Et, tout ce que lu fis pour moi, Que jamais il ne te le rende!

Le sol, longtemps aride, au renouveau vermeil, Se pare de ri-
chesse et de splendeur aimable ; Tout s'égaie et tout rit sous le
jeune soleil. Hélas ! il n'est que moi qui sois inamusable.

Les cloches, les oiseaux chantent dans te matin ;

Tout parle en l'univers, comme au temps de la

[Fable.

Mais, pour moi, maintenant l'univers parle en vain : Je tiens
tout ce qu'il dit pour babil misérable.

[lourd :

Point d'homme qui ne soit, à mon compte, un ba-

Je m'ennuie avec un ami, d'ailleurs passable;

Et je suis en ce triste état depuis le jour

Où tu devins « madame », ô ma mie adorable

Tandis que je passais mes heures à songer Kl que je m'attar-
dais en pays étranger,

Le temps durait à ma maîtresse ; Elle commanda sa robe de
noce, hélas!

Et voici qu'à celle heure elle est entre les bras

D'un sot de la plus belle espèce.

Croire que ma maîtresse avec tant de beauté, Avec son teint de
pêche et son oeil velouté,

Sa bouche attirante et jolie, Ne serait pas ravie au lointain
voyageur, C'était — je l'ai compris trop tard, pour mon mal- La
plus folle de mes iolies. [heur —

En tes doux yeux, les violettes.

Les roses, sur ton front chéri, Les lys blancs de tes mains
fluettes.

Tout cela toujours est fleuri :

C'est Ion cœur seul qui s'est flétri.

INTERMEZZO LYRIQ'É

Le ciel est si bleu, le monde est si beau ! La brise est si tiède et si parfumée!

Chaque fleur contient un si pur joyau Dans son calice où pleure la rosée!

L'homme est si joyeux de ce renouveau ! ... Et moi, je voudrais, au fond du tombeau, Dormir dans les bras de ma bien-aimée.

Lorsqu'au fond de la tombe sombre On t'aura mise, ma beauté, Descendant à tâtons dans l'ombre, J'irai m'élendre à ton côté.

Immobile, glacée et blême, Je te presse contre mon cœur ; Et le froid me gagne, et moi-même.

Bientôt, auprès de toi, je meurs.

Les trépassés, quand minuit linte.

Dansent en chœur aérien ; Mais nous, dans notre fosse, rien Ne peut desserrer notre étreinte.

La trompette du Jugement Retentit; chaque mort se lève....

Nous, nous poursuivons notre rêve, Enlacés éternellement.

Un sapin, isolé, se dresse Sur un mont aride du Nord ; Dans le silence et la tristesse, Sous son manteau de neige, il dort;

Il rêve, en son climat de brume, D'un palmier qui, dans l'Orient, Bien loin, se sèche et se consume Sur le flanc d'un rocher brûlant.

\La iête parle :]

Certes, si j'étais l'escabelle.

Où tu poses ton pied chéri.

Tu pourrais me fouler, ma belle.

Sans m'arracher le moindre cri.

[Le cœur parle :\

Si j'étais rétotête où tu pousses Ta fine aiguille d'acier clair, Les blessures me seraient douces Qui pénétreraient dans ma chair.

[La chanson parle ; |

Si j'étais la l'euille légère Qui sert à friser tes cheveux, J'en profiterais pour te faire, Bas, à l'oreille, mes aveux.

Je n'ai pu rire, mon amie.

De ce jour où tu me quittas.

J'écoulai les plaisanteries.

Mais rire, je ne le pus pas.

Et, quand je vous perdis, madame, Mes pleurs se tarirent, hélas 1 La douleur a brisé mon âme ; Mais pleurer, je ne le peux pas.

Avec ma si grande douleur Je fais ces petites chansons Qui, telles que des oisillons, Vont voler près de voire cœur.

Puis elles reviennent au nid, Mais sans y rapporter d'espoir, Et je ne puis d'elles savoir Ce que votre cœur leur a dit .

Les bourgeois, en belle toilette.

Se promènent par monts, par vaux.

Tels que les folâtres chevreaux, Belle nature, ils te font fête.

Éblouis, ils clignent des yeux A tes romantiques merveilles ;
Ils ouvrent leurs larges oreilles Aux chansons des oiseaux des
cieux.

Moi, je tends devant ma fenêtre Un rideau noir, un rideau
lourd :

Mes chers ("anlômes vont peul-elre Me visiLer pendant le
jour.

Oui, mon vieil amour, à celle heure,

D'entre les morls va revenir.

11 est là : Je sens s'amollir

Mon cœur sous les larmes qu'il pleure.

Plus d'un souvenir effacé Surgit du tombeau de mon âme Et
ressuscite le passé Que nous avons vécu, madame.

Le jour, je traînais ma douleur Par la ville, de place en place,
Et j'étonnais par ma pâleur La foule distraite qui passe.

La nuit, les choses allaient mieux, Car la rue était vide et
sombre ; Je marchais, suivi de mon ombre, A pas pesants,
silencieux.

Sur le vieux pont, Técho nocturne S'éveillait au bruit de mon
pied ; Au ciel, la lune taciturne Me regardait avec pitié.

Près de votre maison aimée Enfin, je m'arrêtais devant Votre
fenêtre hélas ! fermée, Et mon pauvre cœur souffrait tant

Mais j'ai su que parfois, ma chère, Du regard vous avez scruté
La rue obscure où, solitaire, Comme un terme j'étais planté.

Un jouvencel aime une jouvencelle Dont un autre amant prit
le cœur; De sa part, cet autre aime ailleurs Et se marie avec sa
belle.

La jouvencelle, en son dépit extrême.

Accueillant le premier venu, Épouse enfin un malotru.

Sans songer à celui qui l'aime.

Celte histoire est bien vieille et bien commune, Et pourtant
nouvelle toujours.

Il en est que celte infortune A désespérés sans recours.

Lorsque j'entends chanter cet air Qu'autrefois me chantait ma
dame, La souffrance comme une lame Pénètre mon cœur et ma
chair.

Je cherche alors un lieu sauvage Pour être tout à ma douleur,
Et, comme en averse un orage, Mon désespoir se fond en pleurs.

En rêve j'ai vu la fille du roi :

L'œil voilé, le front pâle, elle est venue Sous le vert tilleul s'as-
seoir près de moi ; Longuement dans mes bras je l'ai tenue.

— Du trône royal je n'ai nul désir, Et ton noble père avec sa
couronne

Et son sceptre d'or a beau m'éblouir,

Ce que je veux, c'est toi seule, mignonne.

— Las! ce que tu veux ne peut s'oblenn^ : Je suis dans la tombe avec les morts blêmes, La nuit seulementl je peux revenir Vers toi, mon amant, parce que je l'aime.

Assis, cœur contre cœur, dans l'ombre, Avec notre barque légère, Celte nuit, nous fendions, ma chère.

Les Ilots calmes de la mer sombre.

Puis, au mol éclat de la lune,

Nous apparut l'île des Fées,

Et des chants, du sein des nuées.

Soupirèrent dans la nuit brune.

Ces chants, au milieu du silence.

Remuaient jusqu'au fond nos âmes ; Pourtant, sans espoir, nous passâmes En cinglant sur la mer immense.

Avec sa main blanche, une fée Des légeinios du temps jadis, Doucenienl, me montre l'entrée Radieuse d'un paradis.

Là, de grandes tleurs languissantes Se pâment sur l'or du couchant Et se regardent tendrement Avec des visages d'amantes.

Tous les arbres chantent en chœur :

Leur murmure est comme un andanle, Tandis que les ruisseaux jaseurs Font une musique dansante;

Et, dans l'air, frémissent des lais, Des lais pleins d'une langue tendre.

Tels que peuvent, seuls, les comprendre Les cœurs d'amour
ensorcelés.

Ah ! vienne un temps qui me délivre Du souci dont je suis
hanté Et qu'enfin je puisse aller vivre Dans ce paradis enchanté !

Ce pays, co pays de rêve, Il m'apparaît toutes les nuits ; Mais
quand finit la nuit trop brève, Comme un soufle, il s'évanouit.

Je vous ai bien aimée et vous aime toujours, Et si cet univers,
fracassé, dans les ombres Venait à s'écrouler, — du milieu des dé-
combres. Il surgirait, flamme immortelle, mon amour 1

A l'heure claire du matin.

Tandis que les petites fleurs Causent et chuchotent en chœur.

J'erre, muet, dans le jardin.

Avec compassion, les fleurs Arrêtent sur moi leur regard Et
disent : « Jeune homme hagard, Sois indulgent à notre sœur >.

En ma passion magnifique Resplendit la sombre beauté D'une
aventure fantastique Que l'on conte une nuit d'été....

Dans un féerique paysage Deux amoureux s'en vont, muets ;
La lune luit sur leur passage Et chantent les rossignols.

L'amante est comme une statue; L'amant vient de s'age-
nouiller; Mais la vierge fuit, à la vue D'un géant qui sort du
hallier.

Et le géant de sa rapière

Couche son rival sur le pré,

Puis s'en retourne.... Qu'on m'enterre,

Et voilà le conte achevé.

Ces gens m'ont fait, tour à tour, Endurer une géhenne, Les uns avec leur amour.

Les autres avec leur haine.

Ils ont dans ma coupe pleine Mis du poison chaque jour, Les uns avec leur amour, Les autres avec leur haine.

Mais aucun n'a plus fait pour Mon tourment que l'inhumaine Qui, pour moi, n'eut pas de haine El n'eut pas non plus d'amour.

Aujourd'hui, sur ton beau visage L'été rayonne en sa splendeur ; L'hiver et sa rigueur sauvage, A cette heure, sont en ton cœur.

Mais rien ne persiste ; avec l'âge Tout doit changer; un jour, l'ardeur De l'été brûlera ton cœur,

L'hiver sera sur ton visage.

Au moment de se séparer, Des amants se tendent la main.

Puis ils se prennent à pleurer Et ce sont des soupirs sans fin.

Nous n'avons pas versé de pleurs Ni poussé de tendres soupirs, Et c'est plus tard que, de nos cœurs, Pleurs et sanglots devaient jaillir.

Pendant qu'on sert le thé fumant, On parle amour en compagnie :

Les hommes font des théories Et les femmes du sentiment.

« L'amour doit être platonique, »

Dit le conseiller d'un ton las ;

El la conseillère, ironique, Sourit et puis soupire : « hélas ! »

Un chanoine à bouche lippue

Dit : <(Rien ne nuit à la santé

Comme un amour sans chasteté.

— Pourquoi? » demande une ingénue.

« L'amour est une passion ! »

Affirme une dame. Avec grâce, Là-dessus, elle offre une tasse
Et la pince à sucre au baron.

Mais ta place est inoccupée...

J'aurais tant voulu qu'à ton tour Tu vinsses dire, mon aimée.

Ton opinion sur l'amour.

C'est du poison, ma poésie.

Peut-il donc en être autrement ?

Ce poison, comme un nécromanl L'as-tu pas versé dans ma
vie?

C'est du poison, ma poésie.

Peut-il donc en être autrement?

Que loge en son cœur ton amant?

Des vipères — et toi, ma mie.

Dans un rêve de mois de mai, J'ai vu le passé de retour :

Au pied d'un tilleul embaumé Nous nous jurions fidèle amour;

Et c'était serment sur serment.

Mots tendres, doux baisers; soudain, Pour me rappeler ce moment, Vous me mordîtes à la main.

O ma bien-aimée à l'œil bleu, Ma bien-aimée aux blanches dents.

C'était bien assez des serments, Me mordre n'était pas de jeu.

Sur le mont, où j'ai fait retraite, Je deviens très sentimental.

« Que ne suis-je oiseau! » Je répète Sans cesse ce souhait banal.

Ah ! si j'étais une hirondelle, Enfant, je volerais vers toi Et m'en irais à lire-d'aile Bâtir mon nid près de ton toit.

Ah ! si j'étais une fauvette, Enfant, je volerais vers toi Et mon chant, dans la nuit muette.

Te soupirerait mon émoi.

Si j'étais un serin, madame,

Je vous sifflerais mes refrains,

Et vous, vous m'ouvririez votre âme.

Car vous adorez les serins.

Lentement, roule ma voilure A travers le vallon fleuri.

Et le jeune soleil sourit Au renouveau de la nature.

Tandis qu'immobile je pense A la belle que j'aime tant, Trois ombres passent en silence Avec un geste inquiétant.

Elles me font une grimace Moqueuse et craintive à la fois, Puis, tourbillonnant, toutes trois S'évanouissent dans l'espace.

En rêve, j'ai pleuré: ma mie.

Je croyais te voir au cercueil; Au réveil, des larmes de deuil Coulaient sur ma face pâlie.

En rêve, j'ai pleuré; ma mie.

Tu congédiais ton amant ; En m'évcillant, l'Ame meurtrie.

Je pleurais douloureusement.

En rêve, j'ai pleuré: ma mie.

Tu me gardais toujours ton cœur.

Pourtant, à mon réveil, mes pleurs Ruisselaient ainsi qu'une pluie.

oo CHANSONS ET POEMÈs

Ton image, la nuit, dans tous mes rêves passe, Et, voyant un sourire en tes beaux yeux mouillés, Le cœur rempli d'amour et des pleurs sur la face, Je me jette éperdu, sanglotant, à tes pieds.

Et toi, me regardant avec mélancolie. Tu hoches doucement ta tête aux blonds cheveux ; Des pleurs tombent aussi de tes yeux, mon amie. Comme des perles à Torient lumineux.

Tu m'offres un bouquet de roses effeuillées En me disant tout bas un mot mystérieux ; Mais, quand vient le matin et que j'ouvre les yeux, Plus de bouquet, et la parole est oubliée.

Le vent furieux hurle, tonne.

Et l'eau du ciel tombe en torrent :

Par cette affreuse nuit d'automne, Où peut être ma pauvre enfant?

Elle est assise, triste et sombre, Dans son réduit silencieux, Et des pleurs emplissent ses yeux Qui plongent, inquiets, dans l'ombre.

Le bois j[^]relotte sous la bise; Il fait humide et froid ; nul bruit; Enveloppé de brume grise, Je chevauche seul dans la nuit.

Et, cependant, ma rêverie Fait, elle aussi, bien du chemm.

Dans la maison de mon amie Elle me transporte soudain.

Les chiens aboient; avec des torches.

Les valets viennent, étonnés ; Sur les larges dalles du porche Mes éperons ont résonné.

Dans la chambre tiède et moelleuse Où s'étouffe le bruit des pas, Je vole vers mon amoureuse Et je la prends entre mes bras...

Mais le vent se lève en tempête.

Un vieux chêne grognon me dit :

« Assez, rêvé, fou de poète !

Au plus tôt rejoins ton taudis ».

Laissant dans l'air une traînée Lumineuse comme le jour, Voici qu'une étoile est tombée, Et c'est l'étoile de l'amour.

D'un pommier, pleuvent sur la terre Feuilles et fleurs en tourbillon ; Le vent, d'une haleine légère, Les disperse par le vallon.

Un beau cygne blanc se lamente, Ramant de ci de là sur l'eau ; Puis sa voix s'éteint, languissante; 11 plonge en son mouvant tombeau.

Silence ! obscurité ! mystère !

Feuilles et fleurs ont disparu; L'étoile esl réduite en poussière Et le chant du cygne s'est tû.

Je parcourais, en rêve, un étrange manoir Et, sous une lumière à mes yeux inconnue, J'y voyais s'agiter une foule éperdue Dans Tenchevôtement des salles et couloirs.

Tous cherchaient la sortie; et cette foule blême De (lames et seigneurs, qui se tordaient les mains, Tourbillonnait en proie à l'angoisse; moi-même, Je (us bientôt saisi dans ce remous humain.

Puis j'entendis mon pas sonner seul sur les dalles : Tous avaient disparu comme un flot écoulé, Et, le coeur anxieux, j'errais dans le dédale Mystérieux de ce palais ensorcelé.

[vaincue.

Mais mes pieds étaient lourds comme du plomb ;

Mon ame renonçait à lutter, quand enfin. Après ce long tourment, j'aperçois une issue. Sauvé! mais non... Quelqu'un me barre le chemin.

Devant moi se tenait la femme qui m'est chère : La lèvre contractée et les sourcils froncés, D'un signe elle me fit retourner

en arrière. Ou'était-ce? avis ou bien reproche? Je ne sais.

Pourtant je voyais luire en ses yeux une flamme ; Malgré son front sévère et son air singulier, Son regard était plein de tendresse, et mon âme Tremblait d'espoir, lorsque le jour vint m'éveiller.

A la minuit, dans la forêt froide et muette, J'errais en exhalant des plaintes et des cris. Troublés dans leur repos, les arbres endormis, Avec compassion, ont secoué la tête.

Les suicidés au carrefour Ont leur sépulture assignée.

Une pâle fleur bleue est née Sur la fosse maudite, un jour :

C'est la- fleur de l'ame damnée.

Au carrefour, je vins m'asseoir Par une nuit sombre et glacée;
La lune perça le ciel noir.

Et la fleur de l'âme damnée Parut lentement se mouvoir.

Où que je chemine, en tous lieux,

La voie est, pour moi, morne et sombre ;

Loin de la clarté de tes yeux,

Je vais, en tâtonnant, dans l'ombre.

INTERMEZZO LYRIQUE <)>5

Nulle étoile d'amour ne luit Dans le ciel devenu grisaille ; A mes pieds, un abîme bâille :

Prends-moi donc, éternelle nuit!

La nuit pesait sur ma paupière ; Ma bouche était close d'un
sceau De plomb; glacé, dans mon suaire, Je dormais au fond du
tombeau.

Pendant combien de temps mon somme

Avait-il duré? qui le sait ?

Un jour, je me réveillai comme

A mon cercueil si l'on frappait.

— « Henri, lève-toi de ta bière :

Tous les morts sont ressuscites, Et voici que le ciel s'éclaire ,
Du jour de l'immortalité.

— Je ne peux me lever, ma chère ; Je suis aveugle sans recours
;

J'ai tant pleuré! sous ma paupière.

Mes yeux sont éteints pour toujours.

— Henri, je veux, d'une caresse.

Dissiper celle ombre ; je veux Que, dans sa gloire, t'apparaisse
Le chœur des anges dans les cieux.

— Je ne peux me lever, ma chère ; En mon cœur, est toujours
saignant Le mal que lu m'as fait naguère

En me disant un mot méchant.

— Henri, la main de ton aimée Va se poser contre ton cœur;
Ta plaie ainsi sera fermée

Et je guérirai ta douleur.

— Comment me lever, mon amie ?

Le sang coule aussi de mon front Où, lorsque tu me fus ravie,

J'ai mis une balle de plomb.

— Des boucles de ma chevelure Je veux, bouchant Ion front
béant, Tarir enfin le Ilot de sang

Qui coule encor de la blessure ».

A cette prière si tendre Comment pouvais-je résister?
Gomment l'écouter sans l'entendre?

Alors je voulus me lever.

Mais, de mes blessures anciennes, Au premier effort essayé,
Le sang, ainsi qu'une fontaine, Jaillit... Et je me réveillai.

Je vais enterrer mes chansons.

Mes mauvais rêves de naguère; Allez me chercher,
compagnons.

Une vaste et solide bière.

Ce qu'il me faut y mettre en tas, Je ne le sais pas, ni personne ;
Mais, sûrement, la grande tonne D'Heidelberg n'y suffirait pas.

Oui, le cercueil auquel je pense Est d'un volume inusité.

Plus long que le pont de Mayence Et pour des siècles
charpenté.

Comme porteurs, que l'on requière Douze gars robustes autant Que le saint Christophe géant Dont la sainte Cologne est fière.

Et puis, cet énorme fardeau, Qu'au fond de la mer on le lance ; Car il faut au cercueil immense Donner un immense tombeau.

— Mais, enfin, pourquoi doit-il être Si grand, ce cercueil, et si lourd ?

— Amis, c'est que je veux y mettre Mes souffrances et mon amour.

Dans mon existence si sombre Une claire image a passé :

Puis ce rayon s'est effacé, Et je suis replongé dans l'ombre .

Quand les enfants, dans les ténèbres, Effrayés, sont pris de frisson, Pour chasser les spectres funèbres, Ils chantent bien haut leur chanson.

Moi, comme eux enfant, dans ma voie Ténébreuse je chante aussi, Et ma pauvre chanson sans joie Chasse un temps, du moins, mon souci.

D'où cette tristesse inquiète, Ce poids dont je suis oppressé ?

Certain conte du temps passé Ne peut me sortir de la tête...

L'air fraîchit et la terre est sombre ; Le Rhin coule silencieux ; Seule, sur la pourpre des cieux, Une roche émerge de l'ombre.

C'est là qu'est assise la fée Loreley, la vierge du Rhin :

Elle passe un peigne d'or fin Dans sa chevelure dorée.

La vierge aux longs cheveux d'or chante Sa mystérieuse chanson, Et sa voix, étrange et troublante, Sur l'eau fait courir un frisson.

Malheur au pêcheur qui s'attarde A l'écouter ! L'écueil, la mort, Il ne voit rien ; il ne regarde Que l'Immortelle aux cheveux d'or.

Mais le Rhin vers l'écueil entraîne liarque et batelier affolé...

Voilà ce que fait Loreley Avec sa chanson de sirène.

Que mon âme est triste et malade!

C'est pourtant le doux mois de mai.

Je suis sur la vieille esplanade Auprès d'un tilleul embaumé ;

En bas, coule, calme et limpide, Le lleuve moiré d'un frisson, Où glisse la barque rapide D'un enfant siflant sa chanson ;

Et plus loin, c'est un pêle-mêle Gaiement pittoresque : hommes, bœufs, Guérrels, villas, bourg, clocher frêle.

Prés verdoyants, fourrés ombreux.

Des servantes font la lessive.

Poussière d'or, l'eau du moulin Danse dans l'air; ici n'arrive Que voilé le tic-lac lointain.

D'une vieille guérite en pierre Se détache, sur les remparts, L'habit rouge d'un militaire En faction. Le jeune gars.

En voulant badiner, me couche En joue. Ah ! que puisse le sort
Permettre qu'il tire, me touche, Et qu'il m'étende roide mort.

Je pleurais dans le bois. La grive Interrompit son chant joyeux
Et me dit d'un ton curieux :

« Poète, quel malheur t'arrive ? »

Et je lui répondis: « Ta sœur.

L'hirondelle, doit le connaître.

Car elle niche à la fenêtre De la femme qui prit mon cœur. «

Nuit humide et lourde d'orag-e ; Pas une étoile dans les cieux;
Le vent se plaint dans le feuillage Et je marche silencieux.

Le toit du forestier s'éclaire; Pourtant je ne suis pas tenté

D aller où luit cette lumière; Ce seuil par l'angoisse est hanté.

Aveugle, la vieille grand'mère Est assise dans son fauteuil Et,
comme une image de pierre, Muette en ses habits de deuil.

Un gars roux, blasphème à la bouche, Vient et va d'un pas
lourd et dur ; Il rit, pousse un juron farouche Et lance son fusil au
mur;

El, tandis qu'en un recoin sombre Une fille coud en pleurant,
Le vieux chien, qui dort dans son ombre. En rêve, se plaint
sourdement.

Quand je rencontre par malheur Les parents de mon cher
amour.

Père, mère, petite sœur Gentiment me disent bonjour.

LOG CHANSOÎS ET POEMES

Ces gens plein de civilité Me déclarent avec chaleur Que j'ai l'air en bonne santé, Sauf pourtant un peu de pàleur.

Moi, je m'enquiers de leurs amis, De leur nombreuse parenté Et du petit chien qui, jadis, Jappait avec tant de gaieté.

Et je m'informe d'elle aussi, D'elle, dont on m'a pris le cœur :

« Ses couches seront ce mois-ci », Répondent-ils d'un ton vainqueur.

Alors, très gracieusement, Je les prie, en offrant mes vœux, De lui porter mon compliment Et mon salut respectueux.

« Monsieur, dit la petite sœur.

Mon chien, si doux et si câlin, Devint enragé. Quel malheur!

Nous l'avons noyé dans le Rhin ».

Oh ! cette enfant, quand elle rit, Elle a ces yeux, ces mêmes yeux.

Oui me firent perdre l'esprit Et m'ont rendu si malheureux

Assis au seuil de la cabane

I>" pêcheur, tournés vers la mer

Nous voyions dans 1 air diaphane Les vapeurs du soir se former.

I>es flammes commençaient à luire Perçant l'espace d'un rais d'or ; Voiles ouvertes, un navire Lentement s'éloignait du port.

Nous parlions naufrages, tempêtes, ^ort tragique des matelots
:

IJangers incessants, rares fêtes.

Vie entre le ciel et les Ilots.

Nous nommions de lointains rivages Au nord, au sud, et nous
citions

Les noms de peuplades sauvages Et de bizarres nations.

Au midi, près des bords du Gange, Sous des cieux de clarté
vêtus.

Belle et douce, une race étrange Adore la fleur du lotus.

Au nord, les Lapons, — larges bouches, Corps trapus, crânes
aplatis, — Cuisent leurs poissons et, farouches, Se gourment avec
de grands cris...

Chacun conte ainsi son histoire Et, lorsqu'enfin chacun s'est
tu, Le "navire dans la nuit noire, A l'horizon, a disparu.

Charmante fille du pêcheur.

Amène ta barque à la rive ; Viens à moi, ne sois pas craintive,
Mets ta main dans ma main, ma sœur.

Sur mon cœur repose ta tête :

Pourquoi te ferais-je plus peur Que les vagues où, sans
frayeur.

Tu te risques dans la tempête?

Il a ses tempêtes, mon cœur, Ses récifs, son flot qui déferle ;
Mais il est aussi mainte perle Qu'il recèle en sa profondeur.

Au ciel, la lune s'est evée; La mer scintille à sa lueur...

Entre mes bras ma bien-aimée Se blottit auprès de mon cœur.

Nous sommes seuls; elle frissonne; Je lui dis : « D'où vient ta
frayeur? Quoi ! le vent te fait peur, mignonne. Qu'entends-tu
donc dans sa clameur?

— Je n'ai pas peur du vent qui gronde : J'écoute, dans le
gouffre amer.

Se plaindre d'une voix profonde Mes sœurs, les vierges de la
mer ».

JO

Telle une énorme pomme d'or, La lune luit; hors des nuages.

Sa lumière en large sillage S'étale sur la mer qui dort.

Tandis que j'erre sur la grève Oii viennent se briser les flots, A
mon oreille de doux mots Murmurent, comme dans un rêve.

Ah ! la nuit va trop lentement

Et mon cœur ne peut plus se taire...

O Nixe, parais sur la terre, Viens, j'attends ton enchantement.

Je veux être à toi corps et âme Et, le front posé sur ton sem,
JeVeux que ton baiser divin Fonde mon cœur comme une
flamme.

Sur le fin duvet d'un nuage Us dorment là-haut, les grands dieux.

Quels ronflements ! quel beau tapage ! Aussi fait-il un temps affreux.

Sur mer, le bateau hasardeux S'effare au milieu des rafales.

Nul ne saurait de ces cavales Refrénér l'élan furieux.

Donc, tandis que le vent galope, Que grincent mât, cordages, nœuds.

Dans mon manteau je m'enveloppe Et je m'endors comme les Dieux.

Le vent, en trombes déchaînées, Fouettant l'écume des flots, Gronde avec de rauques sanglots.

Des hurlements et des huées.

Du fond du ciel noir, frénétique, Un déluge tombe à grand bruit:

On dirait que l'antique nuit Veut engloutir la mer antique.

Sur la cime du mat blottie, La mouette crie et se plaint; Pour sûr, c'est un malheur prochain Que m'annonce sa prophétie.

' L'ouragan vient d'ouvrir le bal ; il souffle, siffle, gronde, tonne.

Heisa ! la barque tourbillonne.

Entraînée au branle infernal.

Comme une vivante muraille, La mer se dresse jusqu'aux
cieux, Puis, s'écroulant, ouvre à nos yeux L'abîme insondable qui
bâille.

Alors prières, cris d'effroi.

Jurons, pleurs de désespérance !

Moi, m'attachant au mât, je pense .

« Je voudrais bien être chez moi ».

La nuit tombe et l'ombre s'épanche Le flot bruit, mystérieux.

Dans la brume, une forme blanche Sort de l'abîme sous mes
yeux.

Elle est près de moi sur la grève, La belle Vierge de la mer.

Son sein, qui se gonfle, soulève Les plis de son voile
entr'ouvert.

Entre ses bras elle me presse Comme dans un étau de fer :

(c Qu'elle est farouche, ta caresse, o belle Vierge de la mer !

LE KETOUH 11;

— Oui, mon amour, oui, je t'enlace Dans un embrassement
étroit, C'est que le vent du soir me glace.

Réchauffe-moi, j'ai si grand froid ! »

La lune alors paraît, livide, A travers les vapeurs de l'air :

« Pourquoi ton œil est-il humide, O belle Vierge de la mer?

— Quoi ! mon œil est voilé? sans doute, Lorsque je vins du gouffre ici,

Il y demeura quelque goutte Par laquelle il est obscurci ».

La mouette crie ; au rivage.

Le flot sombre vient écumer :

« Ton cœur bat d'un élan sauvage, O belle Vierge de la mer.

— Oui, mon cœur bat avec délire.

Oui, mon cœur bat éperdument,

Et c'est que je ne saurais dire Combien je t'aime, fils d'Adam ».

Lorsque le matin, quelquefois Je passe devant la fenêtre, Je suis heureux si ton minois Gracieux veut bien y paraître.

Ton œil semble vouloir plonger Dans mon cœur, ô charmante femme :

« Quel est, dis-tu, cet étranger?

Qu'est-ce donc qui manque à son âme ? »

Je suis un poète allemand Connue dans l'Allemagne entière ,
Entre les plus grands, sûrement, Ma place n'est pas la dernière.

Si, ce qui me manque, ma sœur, Manque à plus d'un sur cette terre, Entre les élus du malheur.

Ma place n'est pas la dernière.

Sur le seuil de la maisonnette

Nous vinmes tous deux nous asseoir

LE HETOUR 115

La mer, comme un miroir, reflète La pourpre éclatante du soir.

Bientôt la mouette s'alarme ;

L'air est devenu nuageux

Et je vois briller une larme, Larme d'amour, en les yeux bleus.

Sur ta main blanche elle est tombée, Et moi, me jetant à genoux, Ce pleur mystérieux^et doux.

Je l'ai bu comme une rosée.

Je n'ai ni santé ni raison Depuis lors ; ma vie est affreuse ;

Je meurs de désir Malheureuse,

Tes larmes, c'est donc du poison ?

Sur la montagne, un beau château Profile ses fines tourelles.

C'est moi qui suis le damoiseau De ses trois belles damoiselles.

H6 CHANSONS ET POÈMES

Jetla m'a baisé samedi ; Julia m'a baisé dimanche ; Enfin Gunégonde lundi M'a caressé de sa main blanche.

Or, on donnait fête mardi Au beau château ; le voisinage, Messieurs et dames, s'y rendit Dans le plus brillant équipage.

Moi, je ne fus pas invité.

L'omission est un peu sotté :

On la remarque, l'on chuchote, On rit avec méchanceté.

Pareille à ces cités de rêve, Que l'on croit voir dans la nuée, La ville, à l'horizon, s'élève Parle crépuscule estompée.

Un vent léger de son haleine Ride le canal qui frissonne ; Mon batelier l'effleure à peine De son aviron monotone.

Ce qui resle de jour encore

Me montre ainsi, dans l'ombre accrue,

Les lieux où celle que j'adore

Pour moi fut à jamais perdue.

Salut, ville mystérieuse, Salut à toi, grande cité, Salut, murs, que mon amoureuse Fleurit jadis de sa beauté !

Portes et tours, je vous adjure :

Ma mie, où donc a-t-elle été ?

Vous m'avez fait garde peu sûre Contre son infidélité !

Je vous excuse, tours benoîtes, (<ar vous ne pouviez pas bouger, Quand la petite, avec ses boîtes, S'avisa de déménager.

C'est vous qu'il faut que je maudisse, Portes ; loin de sortir des gonds.

Une porte est toujours complice Des fugues que font les tendrons.

H8 CHANSONS ET POEMES

Ainsi, par les chemins connus, Je viens pour revoir la demeure,
Ma belle, où jadis tu vécus.

Qu'elle est triste et vide, à cette heure

Qu'elles sont étroites, ces rues ! Oh ! ce pavé noir et glissant,
Ces maisons à mines bourruées 1 Allons-nous-en ! allons-nous-en!

J'ai voulu revoir la place si chère Où tu me juras de m'aimer
toujours ; Où tu répandis des larmes d'amour.

J'ai vu des serpents qui rampaient à terre.

C'est la paix de la nuit et la rue est tranquille. Voici bien la
maison qu'habitait mon trésor. Depuis déjà longtemps elle a
quitté la ville. Et pourtant sa maison est h sa place encor.

El je retrouve aussi — regard sombre, air sau-

[vage — Un homme qui, de désespoir, se lord les bras. J'ai fris-
sonné d'horreur en voyant son visage ; Car la lune m'a fail me re-
connaître, hélas!

Eh 1 ma doublure, eh ! toi, camarade au front

[blême, Quel plaisir peux-tu prendre à singer la douleur Qui
m'accabla jadis à cette place même Et pendant tant de nuits me
tortura le cœur ?

Comment, sans avoir peur, dorl-ellc.

Sachant que je ne suis pas mort ? Puis-je pas, esclave rebelle,
Secouer mon joug d'un effort ?

Elle rit de la vieille histoire De l'amant trépassé qui vint Revoir
sa belle et qui, soudain.

L'emporta dans la tombe noire.

Mais moi, je vis, ô beauté fière, Ne l'oubliez pas, et pensez

Que, haineux, je pourrais vous faire Plus de mal que les
trépassés.

Enfant, dans ta chambre tu dors; La lune en tremblant y
regarde.

Une musique babillarde Joue un air de valse au dehors.

En cherchant d'où viennent les sons Qui troublent ainsi le si-
lence, Je vois un squelette qui danse Et qui racle du violon.

« Jadis tu m'as promis un tour De valse et m'as trompé, ma
chère.

Ce soir, c'est bal au cimetière ; Viens-y donc danser, mon
amour >.

Prise d'un désir effrayant, La fille sort de sa chambrette, Et,
devant elle, le squelette Se hâte en chantant et dansant.

LE RETOUR i2|

Il danse en jouant le même air:

Toute sa carcasse cliquette Et, sinistre, il fait la courbette.

O lune, sous ton regard clair.

Abîmé dans mon rêve noir.

Je restais devant ton image.

Insensiblement, ton visage Se mit à vivre et se mouvoir.

Alors, sur tes lèvres en fleur, Parut un merveilleux sourire, Et dans tes yeux je crus voir luire, Furtifset sincères, des pleurs.

Et moi, je me pris à pleurer

Sur le désastre de ma vie

Jamais je ne pourrai penser Que pour toujours tu m'es ravie.

Je dois porter un monde, un monde de douleur. Atlas infortuné, je sens que je succombe; Sous le fardeau trop lourd, je chancelle, je tombe Dans mon corps épuisé va se rompre mon cœur.

o cœur rempli d'orgueil, vois s'accomplir ton rêve Tu voulais le bonheur, un bonheur infini. Ou, sinon, le malheur sans limite, sans trêve ; — Ton malheur est parfait; ton orgueil est puni.

Les ans viennent, les ans s'en vont, La tombe s'ouvre et se referme. Mais cet amour n'a pas de terme.

Que je porte en mon cœur profond.

Ah 1 que je voudrais devant vous Paraître sanglotant et blême.

Et dire, en tombant à genoux :

« Madame, comme je vous aime! »

Je rêvais; tristement la lune cheminait ; Les étoiles luisaient avec mélancolie;

Je rêvais; tristement la lune me menai. Vers la ville où, là-bas, habite mon amie.

Et j'arrivais ainsi jusques à la maison
Ou mes lèvres mettaient
des baisers sur la pierre
De degrés, où, parfois, au milieu du fns-
son De la so.e, elle passe indolente et légère.

Comme le ciel était lugubre à mes regards-
Combien longue la nuit!
combien froide la pierre -

Ata fenêtre enfin quand tu parus, ma chère
Ion visage, sous la lune, semblait blafard.

D'où viens-tu, larme solitaire.

Dont mes regards sont obscurcis?

C'est une larme de jadis
Qui demeura sous ma paupière.

Elle avait de brillantes sœurs;

Heur et malheur les virent naître, l'^uis le temps les fit dispa-
raître, Tel le vent chasse les vapeurs.'

Oui, mon bel amour de naguère
Comme un nuage s'est enfui.

o vieille larme solitaire, Évanouis-toi comme lui.

pale d'une étrange pâleu
La lune tristement éclaire
La vieille maison du pasteur
Bâtie auprès du cimetière.

Dans sa bible la mère lit ;
Le fils bâille ; la fille aînée, Déjà par
le sommeil gagnée, S'étire, et la plus jeune dit :

« Dieu 1 quelle lugubre demeure !

C'est le séjour de l'ennui noir ;
Car, à moins que quelqu'un ne
meure.

Nous n'avons jamais rien à voir.

— Oui, répond, en lisant, la mère ; Nous n'avons eu que quatre morts Depuis qu'on enterra ton père Près de la porte, là, dehors ».

Et la fille aînée : « Ah ! fait-elle, C'est trop longtemps crever de faim, r.he/ le comte j'irai demain.

Il est riche et me trouve belle ».

Le fils, à son tour : « Sans regret, Je foule aux pieds mon honneur vierge.

Trois faux-monnayeurs, à l'auberge, Doivent m'enseigner leur secret ».

La mère lui lance à la face Sa lourde bible : « Quoi ! maudit, Gronde-t-elle, un fils de ma race Songe à devenir un bandit ! »

Mais quelqu'un frappe à la fenêtre.

Ils regardent. Avec terreur, Ils voient le spectre du pasteur Dans sa robe noire de prêtre.

Il fait un temps affreux : il vente, Il pleut ; l'eau ruisselle à grand bruit. Seul, chez moi, pendant la lounucute .Je plonge mes yeux dans la nuit.

Quelle est donc cette humble lumière Qui vacille par le chemin ?

Je vois trotter une commère, Clopin-clopat, lanterne en main.

Elle va faire son emplette, Du beurre, du miel et des œufs.

Pour régaler d'une galette Sa fillette aux jolis yeux bleus.

Cependant, en sa chambre close, L'enfant suit d'un œil paresseux
Les boucles d'or de ses cheveux Qui caressent son minois rose.

On croit que je me meurs d'amour Et que ma souffrance est extrême;
On le croit si bien qu'à mon tour Je m'en suis convaincu moi-même.

O chère petite aux grands yeux, Je t'aime plus qu'on ne peut dire
Et j'ai protesté de mon mieux Que mon cœur souffrait le martyr.

Mais c'est, tout seul, en mon réduit, Que j'ai su parler de la sorte :

Ma langue, en ta présence, est morte Et devant toi je n'ai rien dit.

Pour me mettre un sceau sur la bouche Un mauvais ange était venu.

Si je souffre, seul et farouche, Un mauvais ange l'a voulu.

Tes mains blanches comme des lys, Permets que ma lèvre les touche.

Et, sans une plainte à la bouche, Je mourrai, mes vœux accomplis.

Nuit et jour, je rêve à tes yeux, A tes yeux clairs de violette, Et l'énigme qui m'inquiète.

C'est leur azur mystérieux.

Quoi! vraiment, tu n'as pas pu voir (JuG l'on te payait de retour?

En ses yeux, comme en un miroir, Tu nas pas su lire l'amour?

Eh quoi! lu perdis ton lalin A vouloir déchiffrer son cœur?

Mon cher, je t'avais fait riiouncur De le croire un peu plus malin.

Tous deux s'aimaient; leurs cœurs étaient épris; Mais nul aveu ne sortit de leurs lèvres. On les pouvait croire des ennemis, Lorsque l'amour les consumait de fièvre.

Et puis un jour vint qui les sépara.

Entre eux le temps aussi mit sa barrière, Et, quand l'un d'eux lui dormir sous la terre. Celui qui restait l'ignora.

Quand je vous confiais mes souffrances intimes, o mes tendres amis, vous me bailliez au nez. Mais, depuis que j'ai mis mes tortures en rimes, Vous prodiguez l'éloge à mes vers bien tournés.

Je coDJui-ai le diable, il parut sur-le-champ, El je dois avouer quelle fut ma surprise : Ni baiK roche, ni laid, c'est un homme charmant, Dans la Heur de son âge et de tenue exquise. Courtois en ses façons, diplomate achevé, A merveille il discourt sur l'État et l'Église; Un peu pâle ; mais c'est qu'il s'est fort appliqué A hre Hegel, qu'il fait du sanscrit, et qu'il prise Entre tous nos auteurs le poète Fouqué !

« La critique aujourd'hui, dit-il, me laisse froid : Je l'abandonne à ma chère grand'mère Hécate... Vous vous plaisez, Monsieur, à l'étude du Droit... Jy lus maître, quand j'étais jeune, je m'en flatte. C-royez qu'en m'appelanl, Monsieur, vous m'avez

j^mis

Dans un ardent désir d'être de vos amis. » Et, cela dit, mon diable avec grâce s'incline. Il ajouta d'ailleurs qu'il m'avait déjà vu Dans les salons, de fait, considérant sa mine. En lui je retrouvais un type bien connu.

Mon ami, ne ris pas du diable, Car la vie est courte, et l'enfer, La (l)amnation effroyable, Ne sont pas des contes en l'air.

Fais le compte exact de tes dettes, Car la vie est longue, et souvent, A l'avenir comme devant.

Fils, tu n'auras pas les mains nettes.

Les trois mages en cheminant Demandaient, à chaque bourgade :

« Où donc Bethléem, mon enfant ?

Où donc Bethléem, camarade? »

Nul ne savait, jeunes ni vieux.

Les rois, sans plus se mettre en peine,

Suivaient une étoile des cicux

A la clarté douce et sereine. « ^

Enfin, l'étoile s'arrêta.

Les mages dans l'étable entrèrent ; Le bœuf meugla, l'enfant cria, Les rois, en chantant, l'adorèrent.

Pendant noire petite enfance, Enfant, tous les deux nous jouions.

Dans le poulailler, en silence, Sous la paille nous nous glissions.

Nous faisions le coq à merveille :

Quand nous criions : kikeriki !

Kikeriki ! plus d'une oreille Se méprenait à notre cri.

Dans la cour, une vieille caisse, Que nous drapions de vieux tapis.

Pour le prince et pour sa princesse Faisait un somptueux logis.

Le voisin avait une chatte ; Elle nous visitait souvent.

Et moi, je lui baisais la patte.

Toi, tu faisais ton compliment.

Aussi correct qu'un diplomate, Je m'informais de sa santé ; Depuis, pour mainte vieille chatte.

J'eus la même civilité.

Nous avions une mine austère Et des propos de vieilles gens :

« Ah ! disions-nous, tout dégénère.

C'était bien mieux de notre temps.

Amour! Foi! Loyauté!... Tarare !

Le monde va de mal en pis :

Tandis que l'argent se l'ait rare, Le café devient hors de prix ».

C'est fini, les jeux de l'enfance.

L'avidé tourbillon des jours Emporte tout, monde, croyance,
Argent et loyales amours.

Mon èœur est oppressé.

Quand je songe au passé OÙ le monde a vécu D'un bonheur
ingénu.

Tout aujourd'hui, chez nous, Est sens dessus dessous :

Le diable a trépassé Et Dieu s'est éclipsé.

Qu'est ce monde mauvais ?

Lande, hallier, marais.

N'était un brin d'amour.

Nul n'y tiendrait un jour.

Voici que la lune a percé L'épaisse vapeur du nuage :

Ainsi de mon sombre passé Sort une lumineuse image.

Sur le Rhin, nous voguons gaîment.

Au bord de la noble rivière, Défilent, dans l'or du couchant.
Prés et forêts, burg et chaumière.

Je chante une tendre chanson Aux genoux d'une belle dame;
Sa ptileur, au dernier rayon Du jour, se dore d'une flamme.

Accords des luths et chants joyeux !

Paix! amour! jeunesse! harmonie!

Je trouve plus vastes les cieux Et mon âme est épanouie.

Gomme en un conte merveilleux, Le tableau changeant du rivage
Passe et c'est, Madame, en vos yeux Que j'admire ce paysage.

En rêve je vois mon amie.

Les souffrances et le chagrin

L'ont, hélas! courbée et flétrie.

Elle si fraîche en son matin.

Sur son sein un enfant se presse, A sa main pend un autre enfant,
Et tout révèle sa détresse, Son pas, ses yeux, son vêtement.

Elle vague à travers la place.

Chancelante, inquiète ; puis Nous voici tous deux face à face
Et, le cœur tremblant, je lui dis : .

LE RETOUR 13g

« Viens dans ma maison, mon amie; Tu souffris du froid, de la faim,
(^esl moi qui veux gagner ta vie.

Moi, qui te donnerai ton pain ;

Tes enfants seront ma famille; Je les élèverai ; je veux Surtout
veiller sur toi, ma fille, Mon pauvre enfant si malheureux.

De mon grand amour de naguère Tu ne m'entendras pas parler,
Et si tu mourais la première, Sur ta tombe j'irais pleurer ».

Ai

Cher ami, vas-lu donc chanter La même chanson chaque jour
Et veux-tu sans cesse couvrir Les vieux œufs de ton vieil amour?

Quelle besogne! Maint poussin Rompt sa coque; à tort, à travers lis piaulent et toi, sans fin.

Les mets en cage dans tes vers.

N'ayez pas Irop d'impatience Si, parfois, à travers les sons' De mes plus nouvelles chansons, Perce un écho de ma souffrance.

Attendez : lorsque ma douleur Avec le temps sera guérie, Un renouveau de poésie Tout frais jaillira de mon cœur.

Il est grand temps que la raison De chez moi chasse la folie.

Assez longtemps, en histrion, Jouai-je pas la comédie?

Je la jouais dans un décor D'un goût tout à fait romantique.

J'étais drapé d'un manteau d'or, J'étais un chevalier mystique.

Mais ils sont bien finis, ces jeux :

J'appartiens tout h la sagesse.

A quoi bon? Je suis malheureux, (ommc je l'étais dans la pièce.

C'est que je fus, sans le savoir, Très sincère en jouant le drame Et qu'en mimant le désespoir J'avais vraiment la mort dans l'âme.

L'illustre roi Wiswamitra Vit comme un ascète et, sans trêve, Fait pénitence : c'est qu'il rêve De la vache de Vasishta.

Illustre roi Wiswamitra,

Tu n'es qu'un âne, osons le dire.

Quoi ! ces tourments, quoi ! ce martyr I

Pour une vache tout cela !

AH

Mon cœur, ô mon cœur, n'aie plus tant de peine; Supporte ton sort sans pleurs, ni soupirs ; Voici qu'un nouveau printemps te ramène Tout ce que l'hiver a pu te ravir.

Regarde quels biens te restent encore El combien d'objets faits pour te charmer Sous le vaste ciel que le soleil dore, Ce qui te plaira, tu pourras l'aimer.

Quand je te vis, telle une fleur.

Brillante, gracieuse et pure, Je ne sais comment en mon cœur S'est glissée une crainte obscure.

Je crois que je devrais placer Mes mains sur ta tête charmante Et prier Dieu de te laisser Pure, gracieuse et brillante.

Chère enfant, veille sur ton coMir :

Il ne faut pas que tt>n cœur m'aime Je fais tous mes efforts moi-même Pour te garder de ce malheur.

Pourtant, il me faut l'avouer, Je regrette ma réussite Et dis parfois : « Chère petite, Malgré tout, puisses-tu m'aimer ».

LE RETOUR i39

Aux tristes heures d'insomnie, Dans l'obscurité tie la nuit, Votre claire image, ma mie, Vient flotter auprès de mon lit.

Et lorsque le sommeil fait trêve A ma peine et ferme mes yeux, Votre visage gracieux Passe et repasse dans mon rêve.

Ce rêve, comme une vapeur, S'évanouit avec l'aurore; Mais,
durant tout le jour encore.

Votre image reste en mon cœur.

Fillette à la bouche vermeille.

Aux yeux clairs comme les beaux jours.

Chère enfant, petite merveille,

A toi je pense, à toi toujours.

L'hiver fait longues les soirées :

Je voudrais, dans l'inlinilé De ton logis, à ton côté, Passeï des
heures enivrées.

Tout en t'écoutant gazouiller, Je tiendrais ta menotte blanche
Et des pleurs que l'amour épanche Tu la sentirais se mouiller.

La neige s'entasse à ma porte ; La grêle crépite; le vent Fouette
mes vitres... Qu'importe?

L'image qu'en mon coeur je porte Y fait resplendir le
printemps.

Les uns vont prier la madone

Et d'autres saint Paul et saint Pierre.

A toi seule va ma prière,

O douce étoile qui rayannes.

Appartiens-moi toute, sans voiles ; Verse la joie en ma pauvre
tlme.

Etoile belle entre les femmes, Femme belle entre les étoiles.

Mon visage, pâle et farouche, Parle-t-il de mon mal trop peu ?

Exige-tu donc que ma bouche Humblement l'en fasse l'aveu?

Mais elle est faite à l'ironie, Ne sait que baiser et railler; Elle irait peut-être mêler Un sarcasme à mon agonie.

Cher, c'est l'amour ; il vous apprête Son lot coutumier de douleur :

Moins de clarté dans votre tête; Plus de flamme dans voire cœur.

C'est l'amour ; vous avez beau dire.

Tout trahit cet amour nouveau.

Et sa flamme, je la vois luire Même à travers votre manteau.

U2 CHANSONS ET POEMES

J'aurais voulu te retenir

Plus longtemps dans mes bras, ma chère.

Mais il te lardait de partir :

((J'ai, me disais-tu, fort à faire ».

Quand je parlais du fond du cœur De l'amour que je t'ai vouée.

Tu me fis un geste moqueur Et ris à gorge déployée.

Même, pour toi, ce fut un jeu Que d'aigrir mon âme blessée, Et
ta bouche s'est refusée A mon tendre baiser d'adieu.

Que je me brûle la cervelle.

Si triste que soit mon destin, " Non pas ! car tout cela, ma
belle, Une autre fois déjà m'advint.

Tes yeux sont des saphirs; tes yeux Sont beaux et doux comme
le jour.

L'homme sera trois fois heureux Qu'ils salueront avec amour.

Et ton cœur est plus précieux Que le diamant Kohinour.

L'homme sera trois fois heureux Qui le fera brûler d'amour.

Ta bouche est un rubis ; les Dieux En ont tracé le pur contour.

L'homme sera trois fois heureux Qui l'entendra parler
d'amour.

Oh! cet homme trois fois heureux Si je le rencontrais, et si,
Dans un bois, nous étions tous deux.

Son heur serait bientôt fini.

Par mes discours énamourés .l'ai voulu surprendre(^ ton cœur
Et je me suis, gauche oiseleur, Pris moi-même à mes propres
rets.

Si tu crois pouvoir me quitter, Me railler et me faire affront, Je
vais me loger en plein front Une balle, — sans plaisanter.

Ce monde sublunaire est trop incohérent.

Je veux aller trouver un docteur allemand

Qui sache réparer ce désordre pénible

Et l'ajuster en un système intelligible.

Le chef sous son bonnet, les pieds dans ses chaus-

Il rafistolera toutes ces malfaçons. [sons,

Gl

Quand, à philosopher, je m'usais la cervelle, Je vis de plus en plus l'énigme s'embrouiller ; Si la vie eut jamais quelque sens, à ma belle. Seuls, les yeux amoureux me l'ont su révéler.

Ces beaux yeux, désormais, sont ma seule lu- Ils ont la clarté fine et limpide du jour ; [mière ; Mais, en philosophant, je ne me doutais guère Que je m'acheminais vers un nouvel amour.

Nombreuse et brillante assemblée Kmplira ton salon ce soir;
Je vois à la baie éciaïn'e Ta silhouette se mouvoir.

Toi, tu ne me vois pas dans l'ombre De la rue, en mon recoin noir ; Ce qui se passe en mon cœur sombre, Bien moins encor peux-tu le voir.

Et ce cœur douloureux, il t'aime, 11 t'aime à se briser, hélas!

11 palpite, il se brise, il sème Tout son sang... Tu ne le vois pas.

.Je voudrais que toute ma peine Hien qu'en un seul mot pût tenir.

Je voudrais que, ce mot, l'haleïne Du vent te le fît parvenir.

Je suis exaucé. Malheureuse, Voici que déjà lu l'entends.

Cette parole douloureuse,

En tous lieux, à tous les instants.

Pour toi, désormais, plus de trêve ; Le sommeil ferme en vain
tes yeux Jusqu'au plus profond de ton rêve Te poursuit ce mot
douloureux.

Gi

Perles, diamants radieux.

N'as-tu pas ce qui fait envie?

Et n'as-tu pas les plus beaux yeux?

Que te faut-il de plus, ma mie?

Pour tes yeux, pour tes si beaux yeux, J'aligne en rangée infi-
nie Des vers que liront nos neveux ?

Que te faut-il de plus, ma mie?

Par les yeux, par tes si beaux yeux.

J'ai l'ûrae dolenle et meurtrie ; Je vais mourir, triste
amoureux...

Que te faut-il de plus, ma mie?

Aimer une fois, même sans relour, C'est un sort cliarmanl et
cligne d'envie ; Mais aimer deux fois, sans donner d'amour, C'est
sottise insigne et pure folie.

Or je suis le fou pris de ce délire : J'aime et, sans pitié, l'on voit
mes douleurs. Les astres du ciel en crèvent de rire, Moi-même je
ris comme eux — et je meurs.

Des conseils de toute façon, On ne m'en fut pas ménager :

w Patience! me disait-on, Et nous allons vous protéger ».

Oui, mais si j'avais attendu, .Je mourais sûrement de faim.

Par bonheur un homme est venu Tout de bon me tendre la main.

Mon pain, c'est de lui qu'il me vient... Donc, brave homme, je pense à toi.

Quanta t'embrasser, pas moyen. — Ce brave homme, en effet, c'est moi.

Ce jeune homme, sur mon honneur, Mérite fort qu'on l'apprécie :

Il mêlait faire chère lie, Huîtres, vin du Rhin et liqueurs.

Son élégance est non pareille; Dès le matin, hien ajusté.

Il est chez moi quand je m'éveille Et s'informe de ma santé.

Il chante monlos par la ville, Vante mes grâces, mon esprit.

Et se démène sans répit Pour me servir et m'ôtre utile.

Le soir venu, dans les salons, Entouré par les belles dames, Plein d'enthousiasme, il déclame Les vers divins de mes chansons.

Gerte on a l'âme réjouie

De rencontrer pareilles mœurs

A notre époque perverlie

Où l'on voit broncher les meilleurs.

J'ai rêvé des choses bien étranges :

J'étais Dieu, je trônais dans les cieux Et, rangés autour de moi,
les anges Me chantaient mes vers mélodieux.

Je mangeais de fort bonnes galettes ; A longs traits je buvais
des vins fins. Tout cela valait force florins, Et pourtant je n'avais
pas de dettes.

Mais bientôt, même dans ce beau lieu.

Je fus pris par un spleen effroyable : Oubliant que j'étais le
bon Dieu, J'étais prêt à me donner au diable.

» Ça, criai-je à l'ange Gabriel, Vers la terre ouvre ton aile agile.

Va-t-en dire à mon compère Emile Qu'il est fort désiré dans le
ciel.

Ce n'est pas dans une librairie Qu'il se tient, mais plutôt au
bouchon ; Vois aussi chez mamselle Fanchon :

Il y va plus qu'à la sacristie. »

L'ange, ouvrant ses deux ailes, partit.

Puis revint avec mon camarade Qu'il trouva comme je l'avais
dit. Moi, joyeux, lui donnant l'accolade :

« Tu le vois, fils, je suis le bon Dieu, Et c'est moi qui gouverne
la terre.

J'étais né pour me tirer d'atïaire:

L'ai-je pas prédit en temps et lieu?

Chaque jour, je fais quelque miracle ; Pour pouvoir t'égoutier, ce matin, Nous allons te donner en spectacle Les ébats du peuple de Berlin.

Le pavé de pierre dure et sèche Va s'ouvrir sous les pieds des passants, Et tous y pourront, en se baissant, Ramasser de belles huîtres fraîches.

Il pleuvra du sirop de citron Et le vin coulera par les rues; De partout les foules accourues, Largement, sans payer, le boiront.

LE RETOUR lîl

Pour Berlin, c'est une joie unique De humer le piot à pleins seaux.

Ces messieurs du tribunal aulique Vont se mettre à lapper les ruisseaux ;

Et tandis que, surpris, les poètes Chanteront mon caprice divin, On verra lieutenants et cornetles Jusqu'au col se remplir de bon vin.

Car ceux-là sont j^ens d'esprit pratique: Ils mettront à profit les moments, Se doutant que l'aubaine bachique Ne saurait se revoir de longtemps ».

Je vous ai quittée en juillet vermeil : Janvier nous remet tous deux face à face; Vous aviez grand chaud sous le beau soleil. Mais, au jour présent, vous êtes de glace.

Que je parle encore et puis repaïsse. Vous ne sentirez plus ni froid ni chaud. Je pourrai marcher sur votre tombeau.

Et mon cœur sera perclus de vieillesse.

Voici que je m'arrache aux lèvres que j'adore, Aux beaux bras amoureux où je fus enlacé. Je demeurerais bien peut-être un jour encore ; Mais quoi! le postillon m'appelle, il est pressé!

Et c'est la vie, enfant. Plainte perpétuelle, Perpétuels départs, perpétuels adieux.

Nos cœurs étaient liés d'une attache trop frêle. Rien ne me peut fixer, pas même tes yeux bleus.

Tête à tête, dans la voiture.

Cette nuit nous avons roulé.

Et, charmés de cette aventure, Nous en avons t,^aiement parlé.

Mais, quand l'aube montra sa face.

Il nous fallut avec stupeur Voir qu'entre nous avait pris place L'amour, aveugle voyageur.

La folle, oùsesl-cle logée?

Sous l'averse, peslanl, jurant, J'ai passé toute ma journée En quête de la belle enfant.

J'ai couru les hôtelleries, J'ai cherché dans maintes maisons, Dans mainte et mainte brasserie Interrogé tous les ganjons.

Soudain une fenêtre s'ouvre...

Elle me fait signe et sourit.

Pouvail-il m'entrer dans l'esprit Que son logis était un Louvre?

Comme des rêves ténébreux, Les maisons s'alignent en file ;
Manteau sur le nez, parla ville.

Je les frôle, silencieux.

A la cathédrale endormie

Ont Sonné les coups de minuit, \

Et c'est l'heure où m'attend ma mie Pour les baisers et le
déduit.

La bonne lune officieuse M'a mené par le bon chemin Jusqu'à
la maison bienheureuse; Et, la saluant de la main,

« o vieille amie à face ronde.

Merci de m'avoir bien guidé.

Je te donne à présent congé D'éclairer le reste du monde;

Et, si des amants aux abois Se consomment dans la tristesse,
Console-les, comme autrefois Tu me fus douce en ma détresse ».

Sitôt que tu seras ma femme.

Toutes jalouseront ton sort ; Tu ne connaîtras plus, madame,
Que jours tissus de soie et d'or.

LE RETOUR f 50

Tu peux gronder, c'est toi qui règues ; Commande, je me sou-
mettrai; Mais... mes vers, si tu les dédaignes, Aussitôt je te
quitterai.

Sur Con épaule de neige J'ai posé mon front rêveur, Ma belle;
aussi devinè-je Ce qui fait battre ton cœur.

Le régiment bleu claironne; Les hussards par le chemin Caval-
cadent. Ma mignonne Songe à me quitter demain.

Vienne demain... Mais encore Tu m'appartiens, et je veux
Entre tes bras que j'adore Être doublement heureux.

Le régiment bleu claironne, Les hussards sont en chemin...

Je t'apporte, ma mignonne, Des roses de ce malin.

Tandis que frémit la terre A ce tapage vainqueur, Tu prépares
en ton cœur Un logement militaire.

Au temps de mon adolescence,

J'ai souffert une âpre souffrance :

L'amour me brûlait de ses feux.

Le bois qu'il brûle de la sorte

A trop de prix.... Ma flamme est morte.

Ma foi, les choses sont au mieux.

Imitez-moi, ma toute belle :

Au chagrin soyez infidèle ; Plus de plainte, plus de soupirs.

Votre vie est toute fleurie; Ça, ce vieil amour, qu'on l'oublie.

Et, ma foi, vive le plaisir !

M'as-tu donc pris vraiment en haine?

Ton cœur pul-il si fort changer?

Je veux faire au monde juger A quel point tu m'es inhumaine.

Quoi! vous pouvez, ingrates lèvres, Dire tant de mal de
l'amant Qui vous baisait éperdûment Aux heures d'extase et de
fièvre.

Oui, ce sont bien les mêmes yeux, Où je lus jadis la tendresse,
l'jt la bouche où je bus l'ivresse Des belles nuits, des jours
heureux;

Oui, j'entends cette même voix Qui, naguère, me dit : je t'aime
!

Oui, je t'entends, oui, je te vois....

Mais, moi, je ne suis plus le même.

158 CHANSOJSIS ET POEMES

Entre tes beaux bras enlacé, .

Même clans raraoureiise étreinte, De mon cœur sur ton cœur
pressé.

Sourdement, s'exhale une plainte.

Rarement m'avez-vous compris, Et moi, je ne vous compris
guère.

Mais, dans la boue et la misère, Nous nous compreïions, mes
amis.

Donc les castrats ont protesté, Quand j'ai voulu me faire
entendre.

Ils ont dit, ils ont répété Que ma voix n'avait rien de tendre.

Eux, chanteurs suaves et fins.

Leur petite voix séraphique File des trilles cristallins :

Ils font une exquise musique.

Ils chantent l'amour, le désir, Les voluptés; et, toul oreilles,
Les femmes pleurent de plaisir Et se pâment à ces merveilles.

Sur les murs de Salamanca Il souffle un air de volupté.

Avec ma charmante dona.

J'y vais flûner les soirs d'été.

A mon côté, la belle enfant Cambre son buste souple et fin, Et
je sens amoureusement Contre mon bras frémir son sein.

Mais un murmure inquiétant Glisse dans le feuillage ombreux
; Un moulin au tic-tac méchant Cromelle un présage fâcheux.

Ah ! je le sens bien, senora, Le recteur songe à m'expulser.

Et les murs de Salamanca Ne nous reverront plus passer.

Je demeure chez le même hôte Ou'Henriquez, le beau cavalier.

Nos chambres ont même palier, Nous dormons presque côte à
côte.

Quand, moustache en croc, par les rues, Éperons sonnante, il
S'en va, Les femmes de Salamanca D'un désir d'amour sont
férues.

Lui, quand la ville fait silence.

Il s'enferme et, guitare en mains.

Il chante des amours lointains Sur des airs de vieille romance.

La guitare mélancolique Ronfle; le bruit meurt, puis renaît....

Le diable emporte ce benêt Langoureux avec sa musique.

Du jour où je te vis, tu fus mon amoureuse. Tu me fis, ce jour-là, ton aveu sans parler.

LE HETOUR

Si ta mère nous eût laissés seuls, la fâcheuse, Ta bouche se serait oderte à mon baiser.

Et pourtant, de nouveau, je vais courir le monde; La ville où tu m'aimas, je la quitte demain. Tu me iifuetteras à la fenêtre, ma blonde. Et je le saluerai tendrement du chemin.

Des rayons du soleil la montagne se dore ;

Les cloches des agneaux tintent dans le lointain.

O mon petit agneau, mon amour, ce malin.

Me sera-t-il permis de le revoir encore?

Et, les yeux levés, dans une attente obstinée. Je suis devant ta porte, inquiet.... Vain émoi ! Adieu donc ! Je m'en vais. Ta fenêtre est fermée Et tu dors. Puisses-tu, du moins, rêver à moi.

Halle, sur sa place, a dressé Deux grands lions à mine fière ;
Mais ils ont l'humeur des bassets Et tous deux portent muselière.

\Qi CHANSONS ET POEMES

Halle, sur sa place, a dressé Un géant ceint d'une rapière.

Nul n'en sera jamais percé ; C'est un poltron, l'homme de pierre.

Halle, sur sa place, a dressé Une église pour Dieu bâtie.

Mais la Burschenschaft a passé Parla... C'est une sacristie.

Voici l'heure où l'ombre se pose Sur la prairie et la forêt ; Fleur d'or au fond du ciel éclore, Doucement la lune paraît.

Le grillon chante, la rivière Glisse ; on croit percevoir le bruit Que fait l'haleine de la terre Dans le silence de la nuit.

L'ondine se baigne sans voiles Dans la fontaine au clair bassin ; La blancheur de son corps divin Luit à la clarté des étoiles.

LE RETOUR ig^

C'est la nuit, et voici des routes inconnues : J'y marche, le cœur las et les membres meurtris- Mais, du moins, tu parais, lune, à travers les nues ht, la-haut, de ton bon sourire tu souris.

O bonne lune, ta lumière reposée Fait fuir les spectres de la nuit et leur horreur • Doucement elle met du calme dans mon cœur' Et s'épand sur mes yeux ainsi qu'une rosée

La mort est une nuit de glace, La vie est un jour orageux.

La nuit vient, je ferme les yeux.

Le poids du jour déjà me lasse.

Un arbuste a crû sur mon lit.

Un jeune rossignol y chante :

Sa plainte d'amour émouvante Ju.squ'en mes rêves retentit.

IQ't CHANSONS ET POEMES

Où donc est-elle, cette femme, Dont tes vers nous ont tant parlé, Pour qui ton cœur ensorcelé A brûlé d'une étrange flamme?

— Ce feu s'est éteint pour toujours.

Ce petit livre est comme l'urne Où j'enferme, enfin taciturne, La cendre des vieilles amours.

LE PÈLERINAGE A KEVLAAR

La mère, debout devant la fenêtre, Regardait son fils gisant sur son lit : « La procession, Wilhelm, va paraître ; Veux-tu pas la voir? » — Et lui, répondit :

w Non. Je suis si las, ma mère chérie ! Je n'ai plus de force et tout m'est égal. Depuis que la mort a pris mon amie.

Mon cœur ne peut pas guérir de son mal.

— Lève-lai, Wilhelm, insistait la mère, Prends ton livre et ton chapelet bénit. La Vierge, écoutant là-haut ta prière, Guérira ce mal dont ton cœur languit ».

Au vent flottent les bannières de soie;

Les chants montent dans l'air frais du malin:

La procession, lente, se déploie

A travers Cologne, aux rives du Rhin.

Et Wilhelm la suit au bras de sa mère ; L'humble femme est son guide et son appui ; Tous deux ardemment disent leur prière : « Que votre doux nom, Vierge, soit béni ! »

Marie, à Kevlaar, dans le sanctuaire, Trône en ses habits des jours de gala ; Elle va bientôt avoir fort à faire :

Tant de pèlerins éclopés sont là !

La foule, à ses pieds, se presse et soupire. Les paralysés, les estropiés Lui portent en don des membres de cire, Des jambes, des bras, des mains et des pieds.

Une main de cire offerte en hommage Rend force et souplesse à des doigts nouveaux; Pour un pied de cire, il est maint goutteux Qui retourne ingambe et leste au village.

LE RETOUR j 67

Tel qui se traînait plus qu'il ne marchait Est prêt à danser sur la corde raide; Tel autre, perclus des mains sans remède, Peut légèrement manier Tarchet.

La mère fit donc emplette d'un cierge El, pieusement, en pétrit un cœur :

« Offre-le, dit-elle, à la Sainte Vierge Pour qu'elle guérisse enfin la douleur ».

Et Wilhelm, devant madame Marie, Vint s'agenouiller avec des sanglots.

Des pleurs inondaient sa face maigrie; Du fond de son âme ont jailli ces mots :

« Vierge, toi qui fus sur toutes bénie. Servante sans tache et mère de Dieu, o reine du ciel, exauce mon vœu :

Apaise ce mal qui ronge ma vie.

Tu connais Cologne, aux rives du Rhin, Cologne la sainte avec ses chapelles Où tintent dans l'air les cloches d'airain ; Là loge ma mère et je vis près d'elle.

i68 CHANSONS ET POEMES

Là, près de chez nous, habitait aussi Une enfant du doux nom de Marguerite.

Mais la mort a pris la chère petite Et, depuis ce temps, j'ai toujours languï.

Accepte le don de ce cœur de cire, Vierge; prends ma pauvre âme en ta merci. Et, soir et matin, je veux te redire : Que ton nom si doux. Vierge, soit béni ! »

Le pauvre Wilhelmet sa vieille mère Sont rentrés dans leur logis. Une nuit. Doucement, ainsi qu'un rais de lumière, La mère de Dieu chez eux descendit.

Tandis que Wilhelm, en rêve, soupire, Notre-Dame sur son lit de douleur Se penche, elle met la main sur son cœur Et puis disparaît avec un sourire.

La mère, à travers son sommeil pesant, A, près (le son fils, vu la Notre-Dame. Elle a tout compris et la pauvre femme Ecoule les chiens hurler longuement.

Sur sa couche, en sa pose accoutumée, Wilhelm reposait, Wilhelm était mort.

L'aube qui naissait fit, par la croisée. Sur son front blêmi luire un rayon d'or.

Hors d'elle, le cœur éperdu, la mère Se mit humblement à genoux, joignit Ses mains qui tremblaient et fit sa prière : «Que votre doux nom. Vierge, soit béni ! »

Des habits noirs, des bas de soie, Du linge éclatant de blancheur.

Des saluts corrects qu'on s'envoie...

Ah ! si ces gens avaient des cœurs !

Oui, de vrais cœurs dans leurs poitrines, Et de vrais amours dans leurs cœurs...

Mais ils m'excèdent de leurs mines Et de leurs mots d'amour menteurs.

Évadons-nous donc de ce bain :

Avec les montagnards pieux Je vais vivre dans la montagne, Libre, sous la clarté des cieux.

Là, le pin se dresse, rigide; Le torrent, avec un bruit clair, Court, et le nuage rapide Traverse le ciel d'un vol fier.

Adieu donc, ô dames polies, Messieurs polis, monde poli !

Des monls, oii je me réfugie.

Comme sur vous tombe l'oubli !

L'Idylle de la Montagne.

Sur le Brocken est la pauvre chaumière Où vit avec les siens le vieux mineur. Un grand sapin l'abrite. A la lueur Du croissant d'or le toit moussu s'éclaire.

De ce logis un siège l'ait l'orgueil.

Il est orné de sculptures anciennes.

Heureux qui prend place dans ce fauteuil ! Et cette place heureuse, c'est la mienne.

Une jolie enfant, croisant les mains, Se tient à mes genoux sur l'escabelle : Ses yeux ont la pureté du malin ; Sa bouche est comme une rose nouvelle.

Ils sont tournés vers moi, ces jolis yeux, Avec leur regard d'aube frais éclore.

Et reniant met, d'un air mystérieux, Un doigt de lys sur sa bouche de rose.

« Il ne faut pas l'inquiéter ainsi :

Ta mère file et n'entend rien, mignonne.

Guitare en main, ton père est assourdi

Par le ronron des chansons qu'il fredonne. »

Et la petite alors, en étouffant Sa voix, d'un ton très pénétré, commence A me conter des secrets importants, Et, grave, je reçois sa confidence :

« Ma tante est morte et, depuis lors, hélas Nous n'allons plus à Gozlar pour la fête Où les garçons tirent à l'arbalète, Et c'est si beau ce que l'on voit là-bas !

Tandis qu'ici, dans notre solitude.

Nous ne voyons que la montagne en deuil,

Et, dans l'hiver, quand le temps est plus rude,

La neige nous couvre de son linceul.

Et moi, je suis une fille craintive ; Tel un enfant, j'ai grand peur des esprits, Des gnomes qui, dès que le soir arrive. Travaillent dans leurs cavernes, sans bruit ».

Alors, soudain, voici que la fillette Frissonne comme un oiselet peureux ; Sa voix retiraie et, couvrant ses beaux yeux De ses deux mains, elle devient muette.

En même temps, autour de la maison, Gronde le vent ; le vieux rouet bourdonne, Et la guitare au rythme monotone Scande en ronflant les vers de la chanson.

« Rassure-toi, ne tremble pas, ma belle : Sur toi les noirs esprits ne peuvent rien. Ne sais-tu pas que ton ange gardien.

Fidèlement, te couvre de son aile ? »

Le grand sapin de ses petits doigts verts Frappe aux carreaux étroits de la croisée ; La lune, par les volets enir'ouverts, Glisse un regard, curieuse et rusée.

En écoutant le calme ronflement Des vieux parents dans la chambre prochaine, Nous babillons tous deux à perdre haleine, Libres, joyeux, comme de vrais enfants.

« Mon bon ami, vraiment, tu ne m'as guère L'air de prier souvent Notre-Seigneur.

Ta bouche rit d'un sourire moqueur Qui ne sied pas à qui fait sa prière ;

Et ce sourire, il me fait peur parfois; Il me paraît méchant, il m'inquiète.

Pourtant je me rassure, quand je vois Le pur rayon de tes yeux de poète.

As-tu la foi, la foi du bon chrétien ?

Je le voudrais bien fort, mais j'ai beau faire,

Je doute si tu crois en Dieu le père.

En Jésus-Christ, son fds, et l'Esprit-Saint.

— Ah ! ma mignonne, aux genoux de ma mère,

Lorsqu'à utrefois je jouais tout enfant,

Rln ce temps-là je crus en Dieu le père.

Au Dieu très haut, très bon et très puissant,

Au Dieu par qui la terre fut créée, Qui fit de l'homme un être de beauté, A celui qui régla la traversée Des astres dans l'espace illimité.

Plus tard, quand mon enfance fut passée. Je compris mieux la vie, et je grandis. Jour après jour, en savoir, en pensée : En ce temps-là, je crus aussi le Fils,

Le Fils, qui vint dans ce monde où nous sommes, Nous révéler Tamour et la pitié.

Et qui, pour prix d'avoir aimé les hommes, Suivant l'usage, est mort supplicié.

Homme à cette heure, après que par le monde J'errai longtemps, que j'ai beaucoup écrit Et beaucoup lu, d'une foi très profonde, De tout mon cœur, je crois le Saint-Esprit.

Il fit jadis des miracles insignes, Et, même encor, au temps où nous vivons. Ne rompt-il pas des entraves indignes?

Ne fait-il pas crouler de noirs donjons?

Il sait guérir de très vieilles blessures; D'anciens abus par lui sont abolis; Tous les humains, égaux dans la nature, Par TEsprit-Saint peuvent être anoblis ;

Et, devant lui, spectres, larves, chimères, Qui nous gâtaient le plaisir et l'amour, Ont fui ; ses yeux, brûlants comme le jour. Ont (ait rentrer ces cauchemars sous terre.

Le Saint-Esprit a mille chevaliers

Prêts à combattre, invincible milice,

Pour qu'ici-bas son vouloir s'accomplisse, —

Purs comme l'or, braves comme l'acier;

Leur claire épée au soleil étincelle, Leur fier pennon flotte au souffle du vent... Tu voudrais bien, n'est-il pas vrai? ma belle. Voir de tes yeux quelqu'un de ces vaillants.

Eh bien ! regarde donc celui qui t'aime ; Embrasse-moi, petite; car enfin, Moi que tu crois mécréant, oui, moi-même, Je suis un chevalier de l'Esprit-Saint ! »

D'un mouvement lent et furtif, la lune A disparu derrière le sapin ; Dans la maison, la lampe qui s'éteint Arrive à peine à percer l'ombre brune.

Heureusement, les yeux au rayon bleu Versent sur moi leur limpide lumière Et, dans la nuit qui gagne la chaumière, La bouche rose a la clarté du feu.

« Ah ! ces follets, soupire la fillette. Qu'ils savent bien voler le lard, le pain ! Le soir, tout est dans la huche; au matin, On s'aperçoit qu'ils ont fait place nette.

Ils aiment fort la crème, les follets.

A la manger, Dieu sait comme ils sont prestes ! Puis, ces malins laissent le pot au lait Tout découvert, et le chat boit le reste.

Ce chat, d'ailleurs, ce chat est un sorcier :

Il va dans la vieille tour, et le diable

Lui révéla le secret effroyable

Oui fait sortir les morts de leur charnier

LE voyage: du HARTZ 181

Où, maintenant, tout est deuil et silence. Il s'élevait jadis un beau castel, Toujours empli de chants joyeux, de danses Et de l'éclat des galants carrousels.

Mais vint un jour qu'une affreuse sorcière Maudit les gens et les murs ; d'un seul coup, Avec fracas, tout croula sur la terre, Et ce n'est plus qu'un liallier pour les loups.

Pourtant castel, nobles dames, beaux sires. Reparaîtraient, disait ma tante, si Quelqu'un savait le vrai mot qu'il faut dire A l'heure exacte et dans l'endroit précis.

A ce mot-là, se dresse des ruines Le beau castel dans son ancien éclat.

Avec l'essaim des dames en hermine Et les seigneurs en habit de gala ;

El celui qui, par savoir ou par chance,

A dit le mot, en reçoit pour loyer

Gens, biens, château ; tambours et timbaliers

Célèbrent sa jeune magnificence! »

A débiter son conte puéril La douce enfant, sérieuse, s'applique, Et ses yeux d'astre éclairent son babil Du tendre éclat de leur azur féérique.

Ses cheveux d'or, autour de mes deux mains, Adroitement, elle les roule en tresse.

Nomme mes doigts par des noms de tendresse. Les baise, rit et se tait à la fin.

Dans le logis, où renaît le silence.

Je trouve à tout un regard familial.

Tout me paraît ancienne connaissance, Bahut, fauteuil, armoire, vaisselier;

Très amical, le coucou bat des ailes.

Et la guitare, harmonieusement.

Vibre, sans qu'on la touche, par pur zèle : Ainsi, je vis dans un rêve charmant.

c(Or, maintenant, l'heure exacte est venue. Que dirais-tu, chère petite, si Je prononçais la parole voulue A cette place où nous sommes ici?

El donc, ce mol, je le dis... Vois, mignonne, Sources, sapins, (ont ril au jour vermeil. Le vieux Brocken sur sa base frissonne Et se réveille enfin de son sommeil.

La voix des nains, le bruit des cors résonne Parles vallons, jusqu'en leurs profondeurs. Et le printemps étrange qui rayonne A fait éclore une forêt de fleurs,

De grandes fleurs, de fleurs audacieuses. Emplissant l'air de parfums capiteux, Et vibrant d'un frisson voluptueux, Semblables à des femmes amoureuses,

De grandes fleurs, à l'éclat de métal.

Dont la couleur de feu tient du prodige, . De lys géants, tels des fûts de cristal. Oui, jusqu'au ciel, se dressent sur leur tige.

El des rayons de désirs infinis Sont projetés vers nous par les étoiles : . Les flammes d'or du firmament sans voiles Viennent pleuvoir au calice des lys.

ISt CHANSONS ET POEMES

Puis, pour nous deux, il s'accomplit, ma belle, Un changement plus merveilleux encor :

Autour de nous brillent la soie et l'or, A flots joyeux la lumière ruisselle;

Et tu deviens reine ! Un riche palais A remplacé la cabane de chaume; Là, tu reçois les gens de ton royaume, Dames, seigneurs,

écuyers et valels ;

Car l'Esprit-Saint m'a prêté sa science : J'ai dil le mot magique; pour loyer, J'ai le caslel, je t'ai; les timbaliers Célèbrent ma jeune magnificence! »

Le Berger.

11 est roi, le jeune berger ; La verte colline est son trône; Sur son front, comme une couronne, Le soleil d'or vient rayonner.

Porlant croix rouge surréchine, Les moulons sont ses chambellans, Les jeunes veaux, ses courtisans.

Se pavanent et font des mines ;

Les boucs sont ses comédiens ; Les génisses et les fauvettes, Avec leurs flûtes, leurs clochettes, Ont l'emploi de musiciens ;

Et cette musique est si douce, Les ruisseaux et les sapins verts Murmurent si bien de concert Que le roi s'endort sur la mousse.

Le vieux chien gouverne à son tour.

Tandis que son maître repose ; D'un aboiement rauque et morose Il fatigue les alentours.

Le prince, en rêvant, balbutie :

<(Quel dur métier que d'être roi !

Je voudrais bien être chez moi, Auprès de ma reine jolie ;

^ Je voudrais, reposant mon front Sur ta blanche épaule, ô ma reine, Voir s'étendre en tes yeux profonds L'immensité de mon domaine ».

Sur le Brocken.

Un mince rayon de soleil, A l'orient, perce les ombres.

Le Brocken va surgir vermeil De la mer des nuages sombres.

Je voudrais, vif comme le vent.

Chaussé des bottes de sept lieues, Courir sur les montagnes bleues Jusqu'à ta maison, chère enfant.

Ouvrant les rideaux de ta couche Avec un geste doux et prompt.

Je te baiserais sur le front Et sur les rubis de la bouche.

Puis, au moment de repartir, Je te dirais dans un murmure :

« Rêve à notre amour, et qu'il dure Sans que rien le puisse abolir ».

Usa.

Je suis la princesse Usa ; Ilsenstein est ma retraite.

Viens, je veux t'y faire fête :

Ami, ton bonheur est là.

Avec mon eau transparente Je t'aurai bientôt guéri, Et calmerai le souci De ta pauvre âme dolente.

Dans mes bras blancs enlacé.

Tu pourras rêver sans cesse A la féérique liesse Des contes du temps passé.

Que sur mon cœur je le serre, Comme j'y serrais Henri, Mon
empereur tant chéri, Qui dort maintenant sous terre.

Les morts sont morts... Ce qui vit Compte seul. Comme une
plante.

Je suis belle, florissante, Et mon cœur palpite et rit.

Viens, ami, dans ma retraite :

En mon palais de cristal Tout est joie et, pour le bal.

Ma cour brillante s'apprête ;

Velours, soie, éperons d'or Se confondent sur les dalles :

Les nains frappent les timbales.

Les nains soufflent dans leur cor.

Dans mes bras, vois ces merveilles L'Empereur les comtempla.
Et je bouchai ses oreilles Quand le clairon l'appela.

PREMIER CVGF.E

I. — Couronnements

Eveillez-vous, ô mes chansons, Et vous, trompettes, de vos sons
Saluez cette jeune reine, Saluez cette vierge en fleur, Car, au
royaume de mon cœur.

Elle est maîtresse souveraine.

Avec les rayons du soleil

Je veux faire un bandeau vermeil

Pour ceindre sa tête charmante ;

1. Cette pièce a été imitée par M. Jean Richepin sous le titre de *Sérénade*, dans son recueil des *Carefises*. Nous nous sommes permis de lui faire des emprunts, sûr qu'il ne nous en saurait pas mauvais gré.

Par moi dérobé dans les deux, Un lambeau d'azur radieux For-
mera sa royale mante.

Puis, je composerai sa cour Avec des sonnets faits au tour Et
d'élégantes poésies ; Mon esprit sera son coureur, Son héraut
sera mon humeur Et son bouffon, ma fantaisie.

Moi-même, le cœur plein d'amour, Je viendrai me mettre, à
mon tour, A vos genoux, ô ma princesse, Et, féal, vous offrir en
don Ce que m'a laissé de raison Celle, avant vous, qui fut
maîtresse,

H. — Crépuscule.

Près des flots, sur la pâle grève Je m'assis, le cœur plein de
rêve.

LA MER DU NORD 19 i

Le soleil déclinant projetait sur lu iner Ses rais de pourpre et
d'or ; je voyais écumer Sous le flux qui montait la vague mugis-
sante ; Et c'était un bruit plein de charme et d'épouvante. J'en-
tendais des sifflets et des chuchotements, Des rires cristallins,
des plaintes douloureuses, Des soupirs étouffés et de longs hurle-
ments Qui, parfois, se mêlaient à des sons doux et lents

Et câlins comme une berceuse.
Il me semblait ouïr ces contes du passé.
Ces si jolis contes de fées
Que j'écoutais, jamais lassé.
Par quelque paisible soirée.
Tout petit, avec mes amis
Assis sur le degré de pierre
De la porte, où quelque commère Nous tenait attentifs, immo-
biles, ravis.
Et cependant, à leur croisée-
Enlr'ouverle au-dessus de nous.
Auprès d'un pot de giroflée,
De belles filles aux yeux doux.
Blonde pensive, accorte brune.
Souriaient au clair de la lune.

III. — Coucher de Soleil

Dans la chaude rougeur d'un calme soir d'été, Sur les flots gris
d'argent le soleil va descendre; Des nuages légers, teintés de rose
tendre, Voltigent à sa suite et, de l'autre côté, Au milieu de va-
peurs, comme à travers des voiles, Paraît la lune avec son étrange

pâleur; Puis, derrière elle, encore incertaines lueurs, Aux profondeurs du ciel tremblotent les étoiles.

Le dieu Sol, autrefois, et Luna, la déesse,

Ont été des époux heureux.

Enfants issus de leur mutuelle tendresse, Les étoiles venaient se grouper autour d'eux.

La médisance, un jour, par maie rage, Détruisit l'union du radieux ménage.

Aux heures du jour, le soleil Promène maintenant sa grandeur solilan-e, Et les plus orgueilleux des enfants de la terre

Adorent son éclat vermeil ;

Tandis que, dans le ciel nocturne, Avec ses orphelins, la lune taciturne

Epanclie tristement une pale lueur.

Et, seules, les tendres fillettes.

Les mélancoliques poètes Viennent lui faire don de leurs vers, de leurs pleurs.

Tendre Luna ! comme une humble mortelle,

Elle aime encor son bel époux.

Aussi dans les vapeurs du soir se cache t-elle Pour lui faire, d'loin, tristement, les yeux doux. Elle est prête à crier : « Ici, l'on te réclame.

Viens! » Mais le dieu Sol, furieux,

Aussitôt qu'il a vu sa femme,
Redouble la rougeur et l'éclat de ses feux ;
Puis, soudain, vers le fond de la mer, vers sa couche f De veuf,
il se hâte, farouche.
Ainsi, même pour vous, pour vous, dieux immortels, La médi-
sance fut instrument de misère :
Il vous faut suivre dans le ciel
Votre douloureuse carrière;
Éternel est votre tourment ; 11 vous faut éternellement, i'i
votre suite,
Traîner un malheur éclatant.
Et la mort vous est interdite.
Homme chélil", à qui le bienfait de la mort Ne fui pas refusé,
n'e plains donc pas Ion sort.

IV. — La Nuit sur la Plage

Le temps est froid, la nuit est noire;

Le flot bouillonne et se prend à fumer. Cependant, à plat-
ventre étendu sur la mer, L'informe vent du Nord raconte des
histoires, Comme un vieillard grognon qui, le soir, après

Dans un moment de belle humeur, [boire,

Bavarde sur un ton mi-plaisant, mi-grondeur. Avec sa forte voix, par instants assourdie. Il redit les géants, leurs terribles combats,

Leurs éponvanlables tueries

Et les légendes des sagas.

Ce sont joyeux devis et récils héroïques^

Des évocations runiques, Qu'il débite en riant ou hurle à pleine voix :

Tout cela si plein, à la fois.

D'emportement bouflon, de féroce liesse,

One les blancs enfants de la mer Bondissent en poussant de longs cris d'allégresse

Qui vont, au loin, débիրer l'air.

Pendant ce temps-là, sur l'humide plage,

Marche un étranger, dont le cœur Est agité plus que le flot grondeur,

Plus même que lèvent sauvage.

Son pas arrache des bluettes aux galets,

Pareilles à des feux-follets ;

Et, serré dans son manteau sombre.

Il se dirige vers la lointaine lueur Oui vient de s'allumer aux vitres du pêcheur

El rayonne gaiement dans l'ombre.

Le vieux père et le fils sur la mer sont partis ;

Et, seule de la maisonnée, La fille du pêcheur est restée au logis.

Elle écoule, en la cheminée, La bouilloire chanter sa fantasque chanson. Parfois, elle met des sarments sur les tisons

Et souffle ; alors la flamme claire Jette un reflet doré sur son visage en fleur

El colore à travers la chemise grossière

Ses épaules à la délicate blancheur.

Malgré le dur travail, ses mains aussi sont blanches;

Et, tandis qu'autour du foyer Elle s'active, elle a noué son tablier Sur sa taille cambrée et sur ses fines hanches.

Soudain l'huis s'est ouvert; entre le voyageur,

Et la blanche et frêle petite,

Tel un lys effrayé, palpite, Pendant que l'étranger sourit avec douceur : c< Me voici, lui dit-il ; j'ai tenu ma promesse : Je ramène le temps où les dieux de la Grèce Consentaient à quitter l'Olympe radieux

Pour s'unir aux belles mortelles

Et pour engendrer avec elles Des rois porteurs de sceptre et des héros fameux. Mais il ne faudrait pas, enfant, te mettre en peine, Plus qu'il ne conviendrait, de ma divinité. Prépare-moi plutôt du rhum avec du Ihé :

Je sens encor la rude haleine

De la bise, et nous autres (hcux, Nous redoutons aussi la froidure crueile Et sommes exposés à rap[]orter aux cieux Un coryza divin, une toux immortelle ».

LA MER DU NORD igg

V. — Position

Les rayons du soleil se jouaient sur les eaux ;

La mer se déroulait en sa houle infinie;

En rade, je voyais — tout pimpant — le vaisseau

Sur lequel je devais regagner ma patrie,

Mais qui, faute de vent, se trouvait arrêté.

Je fus donc, ce jour-là, seul avec ma pensée,

Sur la grève, et j y lus la divine Odyssée.

Cette chanson si jeune en son antiquité.

Où vit la mer avec toute sa poésie.

Où Thomme se retrouve en son printemps vermeil,

D'..ù s'exhale un parfum céleste d'ambroisie,

VA (pii ranime Hellas et son jeune soleil.

Kt mon cœur généreux, en ses courses errantes. Accompagnait
le fils de Laerte ; avec lui, Arété m'accueillait, vénérable et char-
mante, l'ilaut la laine auprès de son foyerquilluit.

Volontiers, j'étais le complice

De tous les mensonges d'Ulysse; Je l'aidais à s'enfuir de l'ancre
du géant.

Des bras de la magicienne;

Tous deux nous affrontions la nuit cimmérienne

El, lorsque ic flot et le vent, Epuisé, demi-mort, le rejetaient à
terre. Je pleurais avec lui sur sa longue misère. Et je priais ainsi :
« Posidon immortel,

Votre puissance est infinie

Et votre courroux est cruel :

N'allez pas m'empêcher de revoir ma patrie ». .

A peine avais-je dit ces mots Que, pour répondre à ma sup-
plique, Algues vertes au front, Posidon sur les tlots Apparut et me
tint ce propos sarcastique :

« Pourquoi trembler, poètereau?

Je ne veux pas de mal à ton méchant bateau : Je ne troublerai
pas ta fortune chétive

Par quelque secousse un peu vive.

Un seul caillou jamais, par ton fait, tomba-t-il

Des remparts de Troie? as-tu même

Arraché jamais un seul cil

A l'œil de mon fds Polyphème?

A quel moment enfin t'a-t-il été donné D'cîntendre les avis de Pallas Athéné ? »

El. m'ayant infligé celle rude nasarde, Posidon disparut aussilôt sous les eaux. Où riaient aux éclats la déesse poissarde, Amphilrite, et Néreus, pasteur de ses troupeaux.

VI. — Déclaration

Le soir venait enveloppé de brume; Le flot montait et bouillonnait plus fort,

Et moi, je contemplais du bord

La danse de la blanche écume.

Ma poitrine soudain s'enfla comme les flots; Je me sentais tout près d'éclater en sanglots

En songeant à toi, mon amie.

Dont je croyais ouïr partout la voix chérie. Dans le mugissement des flots, dans la clameur Du vent, dans, les soupirs qui montaient de mon

[cœur.

El j'écrivis avec un roseau sur la grève : <' Je t'aime, Agnès; » mais, méchamment, la mer Sur mon aveu d'amour vint écumer

Et l'effaçà comme s'etîace un rôve.

A VOUS je ne veux plus jamais me confier, Sable léger, flots destructeurs, roseau fragile... [fier, Le ciel devient plus noir, mon cœur devient plus Je sens mon bras plus fort et mon pied plus agile : Aux monts de la Norvège, aventureux, j'irai ;

Dans ses forêts j'arracherai

Un sapin, que je plongerai,

Etna, dans ta cuve béante, Et lorsque je l'aurai bien trempé dans les feux. Je veux écrire avec cette plume géante Ces mots : « Agnès, je t'aime, » à la voûte des cieux.

Comme les mois gravés aux pierres les plus dures. Ces lettres resteront; leur éclat éternel Elamboiera dans l'espace, et les races futures Liront : « Agnès, je t'aime, » à la voûte du ciel.

VII — La nuit, dans la cabine du Vaisseau.

Le ciel a des étoiles d'or, l'air la mer, des perles dans son onde, Mais mon cœur est plus riche encore :

Mon cœur a son amour profonde.

Et plus vaste encore est mon cœur, Ciel, mer, (jusqu'à vos vastes espaces :

Et mon amour, par sa splendeur, Perles, étoiles, vous en tace.

C'est toi seule qu'il veut aimer.

Ce cœur si vaste, ô vierge blonde; Il veut que tout — le ciel, la mer - En ton seul amour se confonde.

Je veux, à la voûte des cieux, Où les étoiles resplendissent,
Coller ma lèvre en feu, je veux Que mes larmes à (lots jaillissent.

Car ces étoiles sont les yeux, Les beaux yeux de ma bien-aimée.

Luisant miséricordieux, LiV-haut, sur la voûte a/urée.

Vers la voûte d'azur des cieux.

Vers les beaux yeux de mon amie Je tends les bras et je les
prie Dévotement d'ouïr mes vœux;

20i CHANSONS ET POEMES

Près de vous mon cœur inlercède, Lumières (le iijrâce, doux
yeux :

Que je meure et je vous possède, Vous, et l'immensité des
cieux.

De ces yeux célestes, des flammes, Des flammes d'or, par la
nuit, Viennent de tomber, et mon âme Les recueille et s'épanouit.

Yeux de l'azur que rien ne voile, Pleurez, pleurez vos larmes
d'or:

De vos larmes, douces étoiles, Emplissez mon cœur jusqu'au
bord.

Bercé par mon rêve, au murmure Du flot qui sourdement
bruit, Je suis étendu sur mon lit, Au fond de ma cabine obscure ;

Je vois par l(vhubllo ouvert Luire voire clarté bénie, Étoiles,
chers yeux de ma mie, Qui scintillez dans le ciel clair ;

Là-haut, vous veillez sur ma tête, Je le sens bien, beaux et doux yeux, Et je vous vois du fond des cieus Faire signe à votre poète.

Ainsi je contemple les cieus Jusqu'au moment où, comme un voile.

S'étend un brouillard vapoureux Qui me dérobe les étoiles.

Et, cependant, autour ;du vaisseau, la mer gronde

Et vient le battre de ses flots ;

Ils parleril d'une voix profonde

Et je crois entendre ces mots :

« Pauvre fou de poète, écoute:

Le ciel est tro[] loin et trop court ton bras;

Jamais,. jamais tu n'atteindras

Ces aslres qu'ont tixés des clous d'or à leur voûte. Vaine prière! vain désir!

11 te vaudrait bien mieux dormir ».

Je rêvai que j'étais sur l'aride bruyère Où la neige tombait à l'apre vent du Nord ; Dans la neige on creusait un grand trou pour ma Et j'y dormis glacé du sommeil de la mort, [bière.

Mais, du fond de ma tombe et de sa nuit épaisse, Je vous voyais briller, étoiles aux doux yeux; Vous rayonniez en votre éclat victorieux, Plein de sérénité divine et de tendresse.

VIII. — Tempête

Voici que, déchaîné, l'orage, De son ibuel frappant la mer, Sous ses coups la fait écumer Et se cabrer, rude et sauvage.

Notre vaillant petit vaisseau, D'un élan vigoureux, gravit jusqu'à leur cime

De vivantes montagnes d'eau Et, soudain, d'un seul coup, replonge dans l'abîme.

o mer, loi qui donnas naissance à la beauté.

Toi qui lis sortir de ton onde

Aphrodite à la tresse blonde, Grand'mère de l'Amour, que ton Ilot irrité S'apaise enfin. Déjà, la sinistre mouette Erre comme un fantôme auprès de notre bord. Elle aiguise son bec au grand mâ, elle guette

Le moment prochain, où la mort Lui permettra de dévorer dans ma poitrine Ce cœur tout plein du los de ta fille divine. Et dont ton petit-fils, cruel mauvais sujet,

S'est fait de tout temps un jouet.

Vœux superflus, vaine prière :

Mes cris se perdent dans la nuit :

Le vent redouble sa colère ; il siine, sonfle, gronde, il miaule, il mugit: C'est comme un hôpital de déments mélomanes,

Et, dans ce vacarme, parfois, Je distingue le son d'une harpe qui plane,

Et je reconnais une voix.

Sur les rocs de l'Ecosse, une muraille grise Surplombe l'Océan
; dans ce petit château

Une jeune femme est assise Et regarde parfois sur le lointain
des eaux.

Pensive, languissante, pâle,

Transparente comme l'opale.

Elle touche sa harpe, et chante, et ses cheveux • Voltigent dé-
roules au souffle de la bise

Oui, sur les flots capricieux.

Porte sa chanson indécise.

IX. — Le Calme

Calme complet, ciel sans nuage.

La mer est d'or sous le soleil.

Lentement, dans le flot vermeil, Le vaisseau creuse un vert
sillage.

Près du gouvernail, le pilote Ronfle, étendu tout de son long,
Et le mousse au grand mât s'accote, Noir sous un masque de
goudron.

Sous ce barbouillage, sa face,

Où perce pourtant la rougeur,

Piteusement fait la grimace.

Et ses yeux bleus sont pleins de pleurs.

Car, (Je sa grosse voix qui tonne, ■ Le patron le lance : « Bri-
gand, C'est encor toi qui, dans la tonne, Viens de me voler un lia-
ren^»- ! ,.

Le calme est complet. Sur la crête Des flots un poisson a sauté:

Au soleil sa petite tête A lui comme, un point argenté.

La mouette, en l'air diaphane, Fond comme un trait sur ce fre-
tin Et, tenant au bec son butin, L)ans l'azur du ciel, elle plane.

X . — Mirage en Mer

Jaais couché sur le bo.dags du vais.seau Et, dans le clair miroir
de l'eau

[plonge^ Tandis que, toujours plus avant, mon regard

Voici que j'aperçus, tout au fond de la mer,

Comme un crépuscule de songe.

Puis, bientôt, les couleurs parurent s'animer,

Les silhouettes se former.

Et je vis une antique ville hollandaise

Avec ses tours, ses toits vermeils

Éclairés par le plein soleil

Et sa foule alfairée et circulant à l'aise.

Là de graves vieillards drapés de noirs manteaux,

Avec chaînes d'honneur et blanches collerettes,

Avec longs nez et longues brettes.

En passant, échangeaient de grands coups de

Devant l'hôtel de ville orné de dentelures [chapeau

Et d'empereurs de pierre aux naïves figures.

Puis, non loin, devant les maisons

Aux jardinets fleuris, aux vitres translucides,

Des dames de grand air et des vierges timides

Promenaient leurs atours aux somplueiix frissons.

Leurs figures semblaient des roses

Sous leurs coilïcs noires écloses

Et c'étaient des Ilots d'or que leurs beaux cheveux

De galants cavaliers vêtus à l'espagnole, blonds.

Éperons sonnante aux lalons,

Les couvraient hardiment de leurs œillades folles.

Ailleurs, livre de messe et chapelet en main, Des dévoles, portant de longues manies grises, S'acheminaient à pas menus vers les églises Où ronlaient le grand orgue .t les cliants en latin.

A cette musique lointaine.

Inquiet soudain, j'ai frémi ; Et de vagues désirs, une secrète
peine Ont pénétré dans mon cœur mal guéri.

Je crois sentir plus largement ouverte Ma blessure que rien
encor n'a pu fermer: Goutte à goutte mon sang tombe au fond de
la mor

Dont il change en pourpre l'eau verte.

Oui, mon sang tombe sur une vieille maison Au toit en
comble, avec un haut pignon. Qui de tous semble délaissée.

Mais où, cependant, j'ai pu voir, Assise près de la croisée, i:ne
vierge pensive en long vêtement noir. - Et je la reconnais ! _ Au
fond de la mer m«^me. Dans un accès d'humeur il le plut de me
fuir, Enfant ; et, depuis lors, tu n'as pu revenir, Et là-bas per-
sonne ne t'aime.

Et moi, je te cherchais en vain, Toi qui fus toujours mon
aimée,

El j'errais par le monde en proie au noir chagrin, Mais, de ce
jour enfin où je t'ai retrouvée,

De ce jour où j'ai le bonheur De revoir tes beaux yeux et la
douce figure. Nous ne nous quitterons plus jamais, je le jure. Et
je me jette, bras ouverts, contre ton cœur.

Mais voici qu'une forte poigne Me saisit par le pied et m'é-
pargne un plongeon : a Docteur, docteur, dit le-patron qui
grogne, Êles-vous donc possédé du démon ? »

XI. — Purification

Reste au fond de la mer, rêve insensé; demeure En l'abîme, toi
qui, si souvent, dans la nuit, Est venu décevoir mon ame par le
leurre D'un bonheur qui, toujours promis, toujours s'en-

[fuit, Toi qui viens, en plein jour, de m'oll'rir le mn-age D'une
ville-fantôme. — A jamais sous les eaux, Hestez ensevelis, fantas-
tiques tableaux '. Je veux jeter vers vous par-dessus le bordage

Tous mes anciens péchés et toutes mes douleurs

I^t le bonnet de fou dont je coifiais ma tête

Et qui couvrit souvent mes sanglots et mes pleurs

Du carillon de ses sonnettes.

Je veux jeter de même, oripeau déteste,

Cette triste insincérité, Cette peau de serpent dont le pouvoir
étrange

Mefit, malgré ma roi, nier Dieu et les anges, tl dont mon cœur
était, hélas ! enveloppé.

Hoiho! i^oiho! Le vent sur la mer s'est levé- 1 outes. voiles de-
hors ! Tandis que le navire " Va prendre sur les flots complaisants
son essor

i^t d'un trait nous mener au port Mon cœur, purifié, hbre et
joyeux respire

"^11 — La Paix.

Environné We blancs nuages Ee soleil arrivait au milieu de son cours- Calme plat sur Ja mer. Assis près du bordage.

Le front pesant et les yeux lourds,

Je dormais éveillé, quand le Sauveur du monde, Jésus, m'est apparu dans la lumière blonde Avec la taille d'un géant.

Vêtu d'un long vêtement blanc Il cheminait par la mer et la terre; Son front touchait au ciel ; partout, en son chemin, Sur la terre et la mer, il étendait la main Pour les bénir avec un sourire de père. Dans sa poitrine, à la place du cœur, Rayonnait le soleil en sa rouge splendeur, Et ce cœur radieux, ce foyer de lumière Versait la paix, l'amour sur la mer et la terre.

Des sons lointains de cloche ont tinté par les airs:

Comme charmé, notre navire Cingle d'un vif élan vers un rivage vert Où rit une cité, blanche sous le ciel clair,

Siège d'un merveilleux empire.

Oui, merveille de paix ! quel calme en la cité ! Le négoce bavard, le travail agité S'y taisent; nul métier (qui nulle ..u <iui Ix.urdonnc; Sur renclume de fer point de marteau qui sonne.

Une douce et large clarté

S'épand avec bérénité

LA MER DU NOHD .> p

Sur les carrefours et les places Où, vêtu de lin blanc, un long cortège passe

Avec des palmes dans les mains.

Quand un homme en rencontre un autre en son Il le regarde
avec un air d'intelligence; [chemin, Et puis, l'un vers l'autre ils
s'en vont Et, joyeux, se baisent au front Dans un tressaillement
fraternel d'espérance. Ils élèvent les yeux vers le cœur du Sau-
veur, Ce cœur d'où coule un sang réconciliateur

Qui lave les péchés du monde.

Où le soleil allume un amour infini, — Et, par trois fois, avec
une ferveur profonde. Ils disent: « Que Jésus, le Sauveur, soit
béni ! »

SECOND CYCLE

Salut à la Mer.

Thalatta ! thalatta ! Salul, mer éternelle! Ainsi dix mille Grecs
l'ont saluée en chœur, Cherchant delà tes flots le pays de leur
cœur, Grands vaincus que la Gloire ombrageait de son aile.

Ils regardaient les flots sonores écumer Et le rouge soleil des-
cendre dans la mer; La mouette criait et venait la nuit noire.
Alors, dans le fracas des armes, éclata Ce cri des fils d'Illas :
Thalatta ! thalatta ! Comme une clameur de victoire.

Salut, mer éternelle ! En ton bruissement Je retrouve
comme un écho de la patrie.

Les rêves que je fis, enfant.

Je les vois scintiller en la houle infinie.

Tous mes vieux souvenirs redeviennent nouveaux GrAce à toi;
les jouets cfuaux fêtes de famille, x\ Noël, on venait me donner
en cadeaux,

Je les revois : corail qui brille, Coquillages avec leurs reflets de
métal,

Pris en tes grotles de cristal.

Ah! comme, à l'étranger, j'ai vécu morne et trisie !

Oui, dans ma j)oilrine, mon cœur

Se desséchait comme une fleur

Dans la boîte d'un botaniste.

11 me semblait, durant un hiver sans soleil,

Vivre en la chambre d'un malade. Mais je m'échappe enfin de
ce réduit maussade : Mes jeux sont éblouis par le printemps ver-
meil ; Les arbres, blancs de fleurs, répandent leur arôme; Les
fleurettes ont pris leur habit de gala ; Tout parle, tout fleurit, tout
sourit, tout embaume. Et l'oiseau chante au ciel : Thalatta !
thalatta!

Comme les Grecs, mon c(eur, il faut battre en Les barbares
filles du Nord, [retraite :

En dé|)it de tous tes efl'orts, T'ont fait subir mainle défaite.

Combien de fois, de leurs grands yeux,

Ont-elles décoché sur loi des traits de flamme ! Comme leurs
propos captieux Ont mis en lambeaux ta pauvre âme !

Ni cuirasse, ni bouclier N'ont pu, contre elles, te défendre :

Les traits sifflaient, les coups redoublaient sans Enfin, il t'a fallu plier, [attendrie;

Et ces beautés dominatrices T'ont repoussé jusqu'à la côte... et te voilà Enfin devant la mer... Grande libératrice. Je te salue, ô mer : Thalatta ! thalatta!

II. — Orage

L'orage, avec un bruit sourd, couve sur la mer.

A travers la muraille épaisse des nuées

A brusquement vibré la flamme de l'éclair

Éteinte aussitôt qu'allumée.

Ainsi qu'un trait d'esprit lancé par Jupiter.

Sur les flots noirs, parmi la houle,

Longuement le tonnerre roule.

Les chevaux blancs de Posidon, Fils de Borée et des cavales d'Érichon, .

Fougueux, se sont cabrés, tandis que les mouettes Errent, avec des cris désespérés, sur l'eau.

Comme ces ombres inquiètes Que Charon ne veut point passer en son bateau.

Cependant, quelle étrange et folle sarabande Danse notre vaisseau sur les Ilots furieux !

Kolus a lâché la bande

De ses souffleurs les plus fougueux.

L'un comme un fifre aigu, siffle ; cet autre gronde

Ainsi qu'une basse profonde.

Ouand survient un branle nouveau, Le pilote, à la barre, anx-
feux, se désole.

Les yeux fixés sur la boussole.

Ame tremblante du vaisseau.

Il invoque, pour le sauver de la tempête. Castor le cavalier, Po-
lydeukès l'athlète.

II L — Le Naufragé.

Espoir! Amour! Tout est brisé, tout est fini !

Et je suis, moi, comme un cadavre, Qu'avec mépris le flot sur
le sable a vomi. Sur le rivage désolé, loin de tout havre.

— Devant mes yeux s'étend le désert de la mer; Derrière moi,
ce n'est que peines endurées;

Sur mon front, voguent les nuées.

Ces informes filles de l'air, Oui vont puiser de l'eau dans de gr-
cinds seaux de

Et, la traînant avec effort, [brume

La laissent retomber parmi des flots d'écume

Dans l'abîme dont elle sort :

Fâche qui ne pourra jamais être finie, Travail fastidieux et vain, comme ma vie.

De vieux souvenirs se sont éveillés Tandis que le flot gronde et la mouette crie : Je vois se ranimer les images pâlies

De rêves anciens oubliés.

Dans un pays du Nord est une femme, belle

D'une merveilleuse beauté ; Un long vêlement blanc drape avec volupté Sa taille de cyprès, sa taille souple et frôle.

En boucles, ses soirdires cheveux, Telle une nuit d'ainoui- cl de mystère,

S'échiipp(Mit de s;i Iric allière

Et s'enroulent, capricieux,

r.A MER ni- xoiïi. 021

Autour de son paie visa^^e Où rayonnent des yeux dont l'éclat est pareil, Ardent et chargé d'orage, A l'éclat d'un noir soleil.

Noir soleil, que de fois lu m'as versé la flamme Dun enthousiasme divin Oui, plus capiteux que Je vin, Emplissait d'ivresse mon âme.

D'autres fois, un souris de douceur et d'espoir Arquait légèrement les belles lèvres roses Oui me disaient des mots frais comme fleurs écloses Et doux comme un rayon de l'étoile du soir ; Et mon cœur, au bonheur se reprenant encore S'elançait vers le ciel, frissonnant et ravi.

Mouettes, taisez-vous ! silence, flot sonore ! Espoir, amour !
Amour, espoir ! tout est fini !

Comme l'épave d'un naufrage,

A terre me voilà gisant

Et je colle mon front bridant

Au sable humide du rivage.

IV. — Coucher de soleil

Le beau soleil est descendu paisiblement Dans les flots, et déjà
chemine la nuit sombre ;

Pourtant encore parmi l'ombre Quelques roses lueurs tenitent
le firmament.

Le flux qui monte, sur la plage

Chasse devant lui le troupeau Des vagues bondissant avec un
clair tapage.

Ainsi, de folâtres agneaux Regagnent en bêlant, le soir, la
bergerie

Où les pousse un jeune garçon

Qui siffle une ancienne chanson, El rentre au gîte, heureux de
la lâche finie.

« Qu'il est beau, l'e soleil ! » Ainsi parle l'ami Qui chemine à
pas lents, avec moi, sur la plage

Et voici que, dans un langage

Mi-sérieux et plaisant à demi, « Le soleil, me dit-il, fut une belle femme

Qu'un mariage de raison

Livra jadis, en dépit de son âme.

Au dieu des mers, époux hors de saison.

Et, depuis lors, la belle femme Se promène, le jour, dans les hauteurs des cieux,

Tout éclalante de la flamme

Des bijoux les plus somptueux.

Elle reçoit les vœux, Tencens des créatures Qu'elle anime du feu de son ardent regard; Puis, le soir, elle rentre en sa retraite obscure.

Désolée, auprès du vieillard.

Et mon ami, riant et soupirant, ajoute : « Ce couple mal ajusté Mène, comme l'on s'en doute.

Un train de vie agité.

Les deux époux, parfois, font un remue-ménage Tel qu'en tremble la mer jusqu'en sa profondeur. Et que les matelots dans cet affreux tapage Reconnassent très bien la voix du dieu grondeur.

« Rayonnante prostituée,

Grosse câlin de l'univers, Tu brûles tout le jour des feux les plus pervers, Et me reviens, la nuit, hors d'haleine et glacée ».

Après ce sermon conjugal

La fière épouse fond en larmes,

Sanglote et fait un tel vacarme Que le (lieu, fatigué de tout ce bacchanal, Saule hors de son lit et vient à la surface Des (lots pour rafraîchir sa vieille tête lasse.

En personne, je l'ai vu,

Durant une nuit obscure,

Oui, jusques à la ceinture.

Au-dessus de la mer se dressait demi-nu. Il avait sur le torse un gilet de flanelle. Il portait un bonnet de nuit blanc comme un lys.

Et les traces de la querelle Se marciaient sur ses traits étirés et []âlis >k

V. — La Chanson des Ocëanides

Sur les vagues s'étend l'ombre pâle du soir. Près d'elles, un jeune homme est assis, solitaire De ses yeux assombris d'angoisse et de mystère Il regarde; les flots obscurs et le ciel noir. Et ses soupirs s'en vont sur la mer ondoyante, Puis reviennent, pareils à des navigateurs Qui retrouvent fermés les havres, où leur C(xnH-, Après un long voyage, avait mis son attente.

Et SCS soupirs son! si profonds (in'auloïir de lui SVn vienncl
völliger, par lioupos, les mouelles Ouillanl, Jour nid au creux dos
snhles enfoui. . Mais lui feint de sourire et dit : c FjJs des tem-
pêtes, Blancs oiseaux aux pieds noirs, qui planez sur là Oui buvez
l'eau salée et qui mangez la chair [mer, Des veaux marins, - ainsi
que celle nourriture

Votre vie est amèrc et dure.

Oh ! combien je suis plus heureux, Moi, (jui ne me nourris que
des plus douces choses.

Comme du parfum de la rose, Qu\ — tel le rossignol — chan-
teur mélodieux,

Hois les rayons du clair de lune

Kl qui, surtout, ai la fortune De goûter ce qu'il est de meilleur
sous les cieux : l'.lre aimé d'un amour sincère, être amoureux.

Car elle m'aime, la diarmanle fille blonde! De son balcon, son
o'il iupiiéié Cherche à percer la nuit profonde Kt c'est pour moi
qu'elle languit —en vérité. Quand elle va dans son jardin et s'y
promène, Le front baigné par le. clair de lune arj?enté.

Aux ileurs elle conle sa peine Et leur dit (j;ie son coMir m'a-
dore — en vérité.

Quand elle dort et qu'elle rêve, dans sa couche, C'est moi que
son désir cherche avec volupté. Le matin, sur son pain, de beurre
bien frotté,

Elle voit mes traits reflétés ;

Alors, portant sa tartine à sa bouche, Elle la mange par amour
— en vérité ».

Tandis que le jeune homme ainsi ment et se vante, La
mouette, ironique, a redoublé ses cris;

L'ombre du crépuscule augmente Et la lune paraît, blême,
dans le ciel gris. L'eau de la mer à grand bruit s'amoncelle

Et, de la profondeur des flots.

Les fdles d'Océan, comme un bruit de sanglots, Eont lente-
ment monter leur chanson éternelle ; Et Thétis, nymphe chère à
Pelée au grand c<iMir, Domine de sa voix et dirige le ch(eur :

« Eou, triple fou, plein de Jactance,

Triste martyr, ton espérance.

Enfant folâtre de ton cœur.

Est à jamais frappée à mort, et la douleur T'a figé, comme fut
Niobé, dans la pierre.

En ton cerveau se lait la nuit; La démence t'attend, le déses-
poir te suit. Tandis que ton orgueil douloureux s'exaspère.

Fou, tu n'es pas moins entêté Oue ton aïeul, le titan indompté
Qui fil don aux mortels de la divine flamme

Ilardimenl dérobée aux cieux; Et, depuis lors, cloué sur un ro-
cher alïreux, Il nourrit un vautour de sa chair, de son Ame,

Et, même au sein de son tourment, Lance d'ardens défis à
l'Olympe inclémenf, Bien qu'il n'ait eu, dans sa souffrance, Hor-
mis notre chanson, nul adoucissement.

Fou, triple (ou, plein de jactance.

Plus que Prométhée impuissant, Aux grands dieux assis sur les pôles Soumets-toi donc enfin et subis ton malheur. En attendant qu'Atlas, secouant ses épaules, Se dérobe lui-même à l'éternel labeur De porter le fardeau du monde Et le plonge en la nuit profonde ».

C'est ainsi que chantaient les filles d'Océan. xMais, ce chant douloureux et tendre.

Bientôt je cessai de l'entendre, Assourdi par le bruit du flot retentissant. La lune se cacha dans un nuage sombre, Et je restai longtemps assis, pleurant dans l'ombre.

VI . — Les Dieux de la Grèce

O lune, belle lune en fleur, sous la lumière. Comme un lac d'or fondu ia mer tranquille luit ; Une clarté d'une douceur crépusculaire Blanchit la vaste grève où la vague bruit; Au ciel bleuâtre et sans étoiles, des nuages Traînent comme des pans d'éclatante blanchiour, Et l'on croit voir flotter, à travers leurs vapeurs, o dieux marmoréens de l'Hellas, vos images.

Non, ce ne sont pas des nuages, mais les dieux, Les dieux mêmes d'Iiellas qui, jadis, radieux. Par la loi du plaisir ont gouverné la terre, Et qui, vaincus du temps, à jamais détrônés.

Dans les cieus étonnés, Errent, s[]ccles géants, à riieure du mystère.

Ce Panthéon aérien Ce groupe nuageux de l'Olympe païen, .le
le regardais en silence iSc mouvoir dans l'azur immense.

V'oi(;i KroniotiH, liinmorLel :

Il u Mcig-é sur celle noire chevelure Qui, jadis, secouée, à fail
trembler le ciel. Il tient en main son foudre éteint, et sa figure, Où
le pli d'un chagrin profond s'est incrusté. Garde pourtant des
traits de l'antique fierté. O Zeus, les voilà donc passés, ces jours
propices Où tu humais la chaude odeur des sacrifices. Où lu
t'éjouissais près du jeune garçon Qui versait le nectar, gracieux
échanson; Car le règne des dieux mêmes est éphémère

Et les jeunes chassent les vieux; N'est-ce donc pas ainsi que tu
cha.ssas ton père Kl jetas les Titans, tes oncles, hors des cieux ?

Je te vois à ton tour, Héra, grave déesse : Une autre a pris ton
sceptre d'or ; par le destin L'éclat de tes yeux pers est à jamais
éteint ; Tes bras de lys n'ont plus ni force, ni souplesse Et ne sau-
raient punir les amoureux larcins De Zeus, ni te venger sur ses
bAlards divins, •le vois aussi Pallas el sa Icni ble égide :

O l>allas Athéné, Ta lance, ta raison que n'onl-elles sauvé Tes
chers Olympiens des siècles déicides?

Et voici maintenant paraître Aphrodilc :

Ses cheveux, d'or jadis, sont d'argent à cette heure ;

Son ceste fameux lui demeure, Mais c'est de la terreur qu'ins-
pire sa beauté. S'il me fallait jamais dormir sur la poitrine,
Comme Anchise y dormit, héros cher à ton co^ur, Je périrais, je
crois, d'angoisse et de frayeur; Tout en toi sent la mort, 6 Vénus
Libitine. Aussi voyez comme Ares au bras fort Regarde avec froi-

deur sa livide maîtresse... Phébus à l'arc d'argent, Phébus aux cheveux d'or.

Penche la tête avec tristesse :

Sa lyre, qui vibrait dans les banquets divins,

Pend à son côté, détendue.

Quant à toi, dieu bancroche, Héphestos, c'est en vain que se produit ta silhouette biscornue ;

On ne rit plus de toi, gauche échanson boiteux ; Aux célestes brocards tu ne sers plus de cible ;

Car voici longtemps que les dieux Ont éteint pour toujours leur rire inexlinguible.

Je ne vous ai jamais aimés, dieux de l'Hellas ! Des Grecs et des Romains dès longtemps je suis Pourtant une pitié sacrée '« ^î ^-

S'empare de mon cœur, dieux, lorsque je vous vois

Errer là-haut, Iroupe éli'arée,

Dans les cieux hostiles et froids.

VA votre défaite me fâche, [veaux,

Lorsque je songe aussi combien ces dieux nous- Qui vous ont remplacés, sont charlatans et lâches, Renards avides sous la peau d'humbles agneaux... Oh ! combien je voudrais, d'un et Tort magnanime, Jeter leurs temples bas, lutter, vaincre pour vous, Relever vos autels, y tomber à genoux Et vous y présenter d'agréables victimes 1

11 est vrai, jadis, anciens dieux.

Que, dans les batailles des hommes.

Vous avez toujours pris, en somme.

Le parti des victorieux.

Humble mortel, je veux quand même

Etre plus que vous généreux

Et, dans les batailles des dieux,

Ce sont les dieux vaincus (|uc j'aime.

Et comme je parlais ainsi, dans les vapeurs Ces fantômes me regardèrent et rougirent; Et puis, comme transfigurés par la douleur, Dans les airs ils s'évanouirent.

La lune se voila de nuai^es; le ciel Devint moins clair; la mer haussa sa voix grondeuse, El bientôt je vis luire en l'azur cLernel Les étoiles victorieuses.

VIL — Questions.

Près de la mer, la nuit, près de la sombre mer, Un jeune homme est assis ; il se tait, il écoule. Puis, le cœur plein d'angoisse et l'esprit plein de Il se prend à parler aux flols d'un ton amer : T doute

« Flols, donnez-moi le mot de celle énigme anli'pie

Où s'épuise l'esprit des hommes inquiets,

Prêtres coi fies de la mitre hiéroglyphique,

Et docleurs affublés de solennels bonnets,

Et tant d'autres cerveaux bouillant
 Si dont la pensée,
 En dépit des échecs, ne fut jamais lassée :
 Qu'est l'homme ? d'où vient il ? où va-t-il ? dans les
 Qui réside au delà des astres radieux ? » [cieux,
 Les Ilots ont murmuré leur éternel murmure; Les nuages ont
 fui ; le vent a frissonné ; Les astres nul versé leur clarté f-oide el
 dure; Et le mot de l'éternel, ils ne l'ont pas donné.

VIII. — Le Phénix

Un oiseau, de l'ouest, arrive à lire-d'aile

Vers les beaux pays du levant,

Vers ces jardins de l'orient Où croissent les fruits d'or, où
 fleurit l'asphodèle, Où le palmier bruit parmi de fraîches eaux ;
 Et voici la chanson du merveilleux oiseau :

« Elle l'aime ! elle l'aime !

Son petit cœur est touché.

Le portrait de l'ami dans ce cœur est caché

Sans qu'elle s'en doute elle-même.

Mais, quand elle rêve, la nuit.

Elle baise ses mains, le conjure, le prie;

Il est même un nom qu'elle crie, Et celui qu'elle appelle ainsi tout haut, c'est lui. Alors son cri l'éveille et son trouble est extrême :

Elle l'aime ! Elle l'aime ! »

Assis auprès du mal, sur le pont du vaisseau. J'écoulais la chanson du m(U'veilleux oiseau, I^l les vnt.Mies, avec de l'écume à leur ciêle, ConiuK! (les clicvaux veïls aux crinières d'aro^ent, lîondissaient ; nos marins, familiers des Icinprles, Hardis enfants d'iléligoland,

Tels des cygnes ouvrant leurs ailes au zéphyre, Avaient ouvert au vent les voiles du navire. Quelques vapeurs flottaient en l'azur éternel : Dans les eaux, le soleil, cette rose du ciel. Se mirait : et mon cœur, la mer et le ciel même. En écho répétaient : » Elle l'aime! elle l'aime! »

IX. — Mal de Mer

Les nuages gris de l'après-midi, Dans leur vol, pesamment, surplombent la mer

Et notre vaisseau, d'un élan hardi, [gri^e,

Cingle à travers le flot qui, sur ses flancs, se brise.

Je suis au pied du mat, en proie au mal de mer Et, sur moi, je me livre à des pensers amers,

Pensers aussi vieux que le monde, Pensers que déjà Loth, en son à me profonde. Agitait (piaiid, après avoir pris du hou temps.

Il doviul malheureux au déclin de ses ans. Je rêve aussi parfois à
de vieilles histoires : Comment les[]èlerins croisés du temps ja-
dis, Ouand le vent furieux heurtait les vagues noiies, Avaient re-
cours à toi. Vierge du paradis;

Gomment les liauls barons, au sein de la tour- S'ils étaient pris
du mal de cœur, [mente,

Sur leurs lèvres pressaient le gant consolateur De leur châte-
laine charmante.

Moi, je n'ai (lu'un hareng, consolateur amer.

Alors qu'on souliire comme un chien du mal de mer.

El, cependant, contre vent et marée Notre vaisseau poursuit
son combat incessant. Sa poupe est, quelquefois, comme un che-
val, cabrée Et son gouvernail crie avec un bruit grinçant. D'autres
fois, de la proue, il s'élance dans l'onde

D'une chute profonde.

Et d'autres fois enfin, tel un corps las d'amour. Il se laisse por-
ter sur le sein de la houle,

Dont la grande voix gronde et roule

Comme un roulement de tambour.

Parmi le flot qui bout et fume Et vient m'éclabousser de ses
pacjueis d'écume.

Oh ! ce tangage! oh ! ce roulis perpétuel! C'est en vain que mes
yeux, {}armi les vagues hautes, Cherchent à distinguer, Alle-
magne, tes côtes : Hélas! Je ne vois rien (pie la mer et le ciel.

Lorsque la pluie a traversé sa houpelaude, Le voyageur aspire au bol de Ihé bien ciinud : Ainsi, je t'appelle bien haut De tous mes vœux, ô patrie allemande.

Qu'importe que ton sol reste toujours couvert De hussards, de sottise et d'exécrables vers. De brochures où tant d'ineptie est enclose, De tant de pauvretés indignes de pardon, Que tes zèbres mangent des roses Pour pitance, au lieu de chardons; Que tes singes, parce qu'ils sont de haut lignage, Se croient supérieurs au reste du bétail ; Que tes représentants consacrent leur travail A savoir si le ver appartient au fromage. Tandis qu'on foule aux pieds la justice et le droit : Quand tout cela devrait n'avoir jamais de terme,

Pourtant je languis après toi.

Puisque tu me rendras, du moins, la terre ferme.

X. — Le Port

Il(Mn'(Mi\ (pii rentre au |>()i"t, à l'abri des tempêtes, i']t ([ui, loin désormais des périls de la luirr, P(!ut s(; cluiun'er les pieds et reposeï- sa lèle Au bon gîte qu'à Brème on nomme Ralhskeller.

Avec (juelle gaieté l'univers se reflète Dans le vin qui remplit le cristal d'un nnner! Comme ce microcosme est exquis à humer ! Comme son Ilot vermeil chatouille la lulette! Dans mon røemer je vois le passé, le présent, Grecs, l^ircs, Hegel et Gans, grands hommes im-

I posants, Des casernes, des bois où luisent des oranges, Her-
lin, Schilda, Tunis, Hambourg, que sais-je

[encor !

Jo vois surtout ma mie et son visage d'ange, Auquel le vin du
P.hin fait une gloire d'or.

Qu'elle est belle, ma mie ! elle est comme une rose ;

Non pas la rose de Schira Ou'aima le rossignol et qu'Hafiz cé-
lébra. Ni celle que Saron, la sainte, voit éclore : Hlle est comme la
rose, orgueil du 7»V///z.sAW/t>r, A qui le temps donne un éclat
toujours plus clair,

l'ne odeur plus douce et plus forte, l'^t qui verse à mon coMir
im trouble singulier. Si pénétrant que, sans l'aide du sommelier.
Ivre, je tomberais sur le seuil de la porte.

Homme excellent, ce sommelier! en vrais amis, Et, fraternelle-
ment, l'un près de l'autre a.ssis.

Noustraitions, en buvant, des choses les plus hautes, Nous
nous attendrissions et pleurions côte h côte ! A la foi de l'amour
c'est lui qui m'a rendu :

C'est par lui qu'aux méchants [>oètes Enfin j'ai pardonné
(pour moi-même ainsi faites!) Et qu'à mes ennemis les plus
cruels j'ai bu. C'est par lui que je fus admis au sanctuaire

Où siègent douze grands tonneaux,

Loin du profane et du vulgaire ;

Et ces douze apôtres nouveaux,

Sans parler, prêchent leurs fidèles

En une langue universelle.

Oui, des'saints, en voilà, des vrais ! d'extérieur

Simple, en robe de bois; au dedans, magnifiques Et brillants
de plus de splendeur

Qu'au temple d'Iaveh la troupe lévitique, Plus somptueux,
plus reluisants

Que les trabans d'ilérode et que ses courlisans.

Ainsi Notre-Seigneur Jésus passe sa vie,

Je l'ai toujours dit à chacun —

Non parmi les gens du commun,

Mais au milieu de la meilleure compagnie.

Les palmiers de Bélhel s'inclinent sur mon front. Que (le sen-
teurs délicieuses je respire ! Alléluia! Ilébron me parfume de
myrrhe!

Le Jourdain, d'allégresse, a frémi jusqu'au fond. D'allégresse,
à son tour, mon ame aussi chancelle,

Tant qu'enfin le bon sommelier.

Me voyant chanceler comme elle. M'emporte sur son dos en
haut de l'escalier.

Regarde, sommelier du Rathskeller : les anges Se sont rangés
en chœur sur les toits des maisons, Chantant à pleins gosiers de
bachiques chansons, Que n'ouïrent jamais les célestes phalanges.

Et, dans le ciel, l'ardent soleil
N'est rien de plus qu'un nez vermeil :
C'est le nez de l'esprit du monde.
Autour de ce nez flamboyant,
Enorme rubis rougeoyant.
Les astres, en goguette, évoluent à la ronde.

XI. — fJpilor/ilC

Ainsi que les épis croissent dans les guérels, Ainsi, dans les esprits, mûrissent les pensées ; Mais celles du poêle, ardentes et pressées, Sont comme des coquelicots et des bleuets.

Bleuets, coquelicots, vous semblez inutile
Au rude paysan, quand il fait la moisson
Et les rustres, armés de leurs tléaux agiles,
Vous broient avec dédain en sifflant leur chanson;
Bien plus, le promeneur dont vous charmez la vue
Trouve après tout votre beauté très superllne.

Mais vous êtes cueillis avec empressement Par la (ille des champs ; vous oLes sa couronne. Et, sans d'autres atours que ce Irais ornemcnl, Elle court vers le bal où le fifre résonne, A moins qu'ayant au cœur son amoureux secret Elle n'aille plutôt vers

l'ombrage discret : Car la voix de l'aimé l'attire plus encore ()ue le violon tendre et le (ifre sonore.

Prologue

Dans les cabinets de peinture On voit parloir un chevalier o",
l'evêtu (Je son armure, A saisi hinc et bouclier.

Mais un essaim d'Amours se joue De rhéroïque batailleur :

Ils l'enchaînent avec des fleurs Et narguent sa terrible moue.

De même, épris d'une beauté.

Je demeure dans ses entraves.

Quand d'autres vont combattre en braves

Le combat de la Liberté.

Sous un arbre blanc de (rimas J'écoute siffler l'âpre bise; Le
ciel est froid, le ciel est bas Et noyé dans la brume grise.

CHANSOÛNS ET POÈMES

Les prés, les bois, jadis si verts, On dirait que la mort y passe;
— Autour de moi, dans moi, l'hiver ; Mon cœur est froid comme
la glace.

Soudain se mettent à pleuvoir

Des flocons blancs : « L'arbre, pense-je,

Verse de son branchage noir

Celte froide poudre de neige «.

Mais non ; je sens, plein d'un émoi Joyeux, que, la blanchepoussière.

C'est une haleine printanière Oui la répand autour de moi.

o délicieuse merveille !

Mai vient chasser les jours pleureurs ; La neige s'est changée en fleurs Et mon cœur à l'amour s'éveille.

Prise d'un frisson virginal, La forêt bourgeonne et verdoie ; Le jeune soleil, avec joie.

Sourit au jeune lloréal.

Moi, j'écoute, au tomber du jour, Hossio^^{nol}, pleurer ta inlisi(|!io :

Divinement mélancolicjiie, Toute ta chanson n'est qu'amour.

Les yeux de la nuit printanière Ont un regard consolateur Et, si cruel pour moi naguère.

L'amour me convie au bonheur.

Tandis que le rossignol chante Dans les branches du vert tilleul.

Mon Ame quitte son linceul Et s'épanouit, frémissante.

J'aime une fleur. Laquelle? je l'ignore

Et voilà qui fait ma douleur.

Dans tout calice où vient pleurer l'aurore.

Je regarde et je cherche un cœur.

>46 CHANSONS ET POIOMES

L'heure est venue où chaque leur se pAme ;

Le rossignol chante et se plaint ; Je cherche une Ame ou,
comme dans mon Ame,

Passe et vibre un trouble divin.

O rossignol, j'entends ta mélodie

Et je peux la comprendre aussi :

Car nous avons même mélancolie

Tous les deux, et même souci.

Mai, le doux mois, est de retour :

Les arbres, les plantes fleurissent, Et, dans l'azur profond du
jour, De beaux nuages roses glissent.

Le rossignol dit sa chanson.

Caché sous la verte l'cuillée ; Les agneaux aux blanches toi-
sons S'ébattent dans l'herbe mouillée.

L'honneur moi, poète, docteur, poète d'honneur ; Le cœur lointain
|t, l'absence de ma peine, An son d'une cloche lointaine, Je rêve(>...
A quoi ? Je ne sais pas.

Tout au fond de mon cœur, j'entends Une musique douce et
basse :

Allons, ô chanson de printemps, Prends l'essor à travers l'espace;

Envole-loi hors de mon cœnr, Et va-l'en vers les fleurs écloses
Porter à la divine rose Mou hommao^e d'adorateur.

Le papillon, delà rose amoureux, Mille fois voltige autour d'elle, Tandis qiie, dans l'air lumineux, Un rais d'or caresse son aile.

Je voudrais pourlanl bien savoir De ([iii la rose est amoureuse.

Est-ce du rossigi\ol à la chanson ciirmeuse ? Est-ce de l'étoile du soir?

C'est un secret ; la rose à nul ne le dévoile ; Mais, moi, j'aime d'amour pareil Rose, papillon, rayon de soleil, Rossignol et muette étoile.

Parmi la verdure nouvelle,

Dans tous les nids chantent des voix :

Quel est le maître de chapelle

Oui conduit le chœur dans les bois ?

Est-ce le vanneau qui se donne.

En clig'nant, un air important,

Ou bien serait-ce le pédant

Qui rythme un « coucou » monotone ?

Ou la cigogne? Dirait-on Pas que sa patte qui cliquette Par un dessein exprès fut faite Pour diriger un orphéon?

Non; co n'esl pas dans la verdure Ouest le chef d'orchestre des bois :

11 bat en mon cœur la mesure Et se nomme l'Amour, je crois.

« Au coramencement lut le rossignol Et tsiikul, tzukut! il chanta le Verbe. Tandis qu'il chantait, on vit sur le sol Éclore les fleurs et verdoyer l'herbe.

D'un grand coup de bec il s'ouvrit le cœur; Le sang qui jaillit hors de sa poitrine Fit naître soudain un rosier en fleurs ; Et, lui, célébra la rose divine.

Et le rossignol est le Rédempteur;

Si les oisillons, que le bois abrite,

Un jour n'entendaient plus le doux chanteur.

Ils mourraient ; la foret serait détruite ...

A son moinilleau telle est la façon Dont le vieux moineau conte la genèse.

La moinille, au nid tapie à son aise, De pieu! pieu! fréquents coupe la leçon.

Moinillool moineau sont un bon ménage:

Tandis (|u'(^llc couve ou lient la maison. Lui, pour occuper ses loisirs en sage, Fait le calécliisme à son rejeton.

Après une nuit douce et tiède, Toutes les fleurs s'ouvrent au jour, Et j'ai peur que mon cœur ne cède A l'attrait d'un nouvel amour.

Quelle est, entre ces fleurs exquises, Celle par qui je serai pris?

Le rossignol, je crois, m'avise D'avoir à me garder du lys.

Le danger presse ; on sonne le tocsin ; Hélas! c'est fait de ma
pauvre cervelle : Le printemps et les beaux yeux d'iuie belle Ont
contre moi formé de noirs dess(;ins.

NOUVKAU PIM .\`I1:M1'S ^'A

Oui, |(^ prinlcmps cl los yeux d'iiiK' belle Se sont lii;iM"s
|)oiir nie preiulro en Icu is rels; l)aiis 1(» coiiiplol, ;i\ (M- eux,
sontenliés Le rossignol el la rose nouvelle.

Ah ! je voudrais pleurer, pleurer des pleurs d'amour,

Pleurs d'amertume et de délice, Et, plus s'en va le temps, plus
je tremble (ju'un jour

Elnfin mon vœu ne s'accomplisse.

Oui, je le sens, l'amour, ce douloureux plaisir,

L'amour, cette douce torture, Pèuètre dans mon cœur et
rouvre ma blessure

Avant qu'elle n'ait pu guérir.

Les doux yeux bleus du mois de mai Me regardent dans la
prairie :

T-es violettes, pour ma mio, J'en lais un bouquet embaumé.

Et, tout en faisant mon bouquet, Je m'aperçois que mes pen-
sées A. tout venant sont retracées Par le rossignol indiscret.

Il chante tout ce que je pense.

Et, tout entière, la forêt Mise ainsi dans la confidence.

Sait quel est mon tendre secret.

Si près de moi lorsque tu passes, Ta robe vient à m'effleurer.

Mon cœur se prend à palpiter :

Je veux me lancer sur les traces.

Mais, si tu te tournes vers moi Et si lu me regardes, ivre D'un trouble où se mêle l'enVoi, Je tremble et n'ose plus le suivre.

L'astre des nuits suit d'un regard De désir ardent et timide La sveile fleur du nénuphar Qui rêve sur le lac limpide.

La tleur se penche sur les eaux, Confuse, mais, à l'instant même.

Elle voit parmi les roseaux Son amant à la face blême.

Si tu n'as' pas mauvaise vue,

Si tu sais lire à livre ouvert.

Tu peux voir que dans tous mes vers

Passe et repasse une inconnue;

Si lu n'as pas l'oreille dure.

Tu peux y distinguer sa voix, Oui, plaintive ou joyeuse, est pure Comme une source dans les bois ;

Et, cette voix, si tu 1 écoutes, Comme moi, pris par son attrait, Bientôt tu te perdras sans doute, Rêvant d'amour, parla forêt.

Pourquoi vaguer ainsi, la nuit, fol amoureux? Ton amour, chez les fleurs, fait un scandale allreux

11 effare les violettes, La rose en a rougi de pudique rougeur.
Le lys en a pâli de candide pâleur ;

Les moins prudes sont inquiètes.

— Bonne lune, il est vrai, je me suis mal conduit Et j'eus tort
de troubler le calme de In miil .

Mais les Heurs sont bégueule (Miiicaine : Elles m'ont épié —
pouvais-je le savoir? — Pendant que je faisais aux étoiles du soir

Mon amoureuse confidence.

Quand tes yeux bleus avec douceur Se reposent sur moi, ma
chère, Je deviens soudain si rêveur Oue je ne sais plus que mo
taire.

Oui, l<"s yeux l,lcus, les si beaux yeux OccupiMit toute ma
pensée VA mon àme est comme enfoncée Dans un i,^ouffre de
rêves bleus.

Donc me voici pris encore une fois ; Ma rancœur d'hier, il n'en
est plus trace; Une langueur exquise la remplace Depuis le retour
de mai, le doux mois.

L'allée où, paré, passe le beau monde.

De nouveau me voit aller et venir Et l'aire le guet pour y dé-
couvrir Le chapeau fleuri que porte ma blonde.

Encore une fois, j'attends anxieux, Sur le pont du Rhin, tant
que le jour dure. L'heure où ma beauté, passant en voilure, Sur
moi voudra bien abaisser les yeux....

Plongé tout entier dans ma reveiie, ' Encore une fois au bois je
me perds ; Les merles, blottis dans les buissons verts, Specta-

teurs narquois, sifflent ma folie.

La rose embaume l'air. Mais sait-elle, la rose, L'odeur qu'elle répand? Le rossignol sait-il Que sa chanson, sanglot harmonieux, nous cause Un trouble douloureux, émouvant et subtil?

Je ne sais. Mais le vrai souvent attriste et blesse. Donc, rose et rossignol n'éprouveraient-ils rien De ce qui nous émeut, il serait encor bien De les croire animés de l'humaine tendres.-e.

C'est que je l'aime, hélas! si je t'évite Et fuis tes yeux.... Ne va pas m'en vouloir. Tes yeux si beaux, comment pourraient-ils voir, Sans se moquer, ma mine déconfite ?

C'est que je t'aime, hélas ! si, le teint noir.

Les traits tirés et la (ace amaigrie,

Je deviens laid à faire peur. Ma mie.

Je te fuis donc... Ne va pas m'en vouloir.

Je vais errant parmi les tleurs Et je crois fleurir avec elles; Dans mon ivresse de rêveur.

Presque à chaque pas je chancelle.

Je suis grisé de désirs fous...

Ah ! retiens ton amant, ma blonde, Sinon, je tombe à tes genoux.

Et le jsrdin est plein de monde.

Pâle image, sur l'eau mobile La lune tremblote et frémit ; Mais Tasltre lui-même, tranquille, Resplendit au front delà nuit.

Ainsi, ma belle, heureuse et page, Tu vis avec sérénité, Et c'est seulement ton image Qui tremble en mon cœur agité.

Nos cœurs, l'un vers l'autre poussés, Ont conclu la sainte alliance; Et, l'un contre l'autre pressés.

Ils ont battu d'intelligence.

Mais la rose que, sur ton cœur,

Tu portais, est morte, victime

— Tout n'est ainsi qu'heur et malheur

De notre entente trop intime.

Dites-moi qui, jadis, inventa les horloges Et distribua l'heure en ses diverses loges.

— C'était un homme froid : durant les nuits d'hiver, Il écoutait trotter les souris familières

Et, dans son vieux logis, les poutres centenaires Grincer au rongement monotone du ver.

Dites-moi qui, jadis, inventa la caresse.

— Celui-la fut un homme enivré de jeunesse, Dont les lèvres brûlaient de désirs infinis. C'était quand le printemps reverdis-sait la terre. Lorsque les fleurs s'ouvraient à la jeune lumière Et que tous les oiseaux chantaient au bord des nids.

Comme ils embaument, les œillets!

Essaim d'or, comme les étoiles, Tandis que la nuit tend ses voiles, FourroUlent aux cieux violets !

Sur le fond sombre de l'allée La villa se détache et luit ; La porte s'ouvre et, dans la nuit, J'entends la voix de mon aimée.

Elle arrive... Pleurs de bonheur!

Timide étreinte ! Heure charmante!

Les jeunes roses, de langueur, Pâment et le rossignol charité.

Ai-je pas déjà rêvé ce bonheur ?

Ai-je pas goûté la même tendresse?

Les mêmes bosquets et les mêmes fleurs Ne virent-ils pas les mêmes caresses ?

Tout comme autrefois, témoin curieux, La lune se glisse à travers les arbres, Tandis que des dieux et héros de marbre, Graves et muets, veillent sur nos jeux.

Hélas! déjà pris bien des fois au piège, Je sais trop comment finit c(! bonheur,

Gomment vient un jour où la froide neige Couvre d'un linceul notre âme et les fleurs.

Eh ! oui, l'on se quitte et puis l'on s'oublie ; Le temps fait son œuvre et, glaçant les coeurs. Il éteint à tout jamais cette ardeur Qui brftie aujourd'hui nos lèvres unies.

Les baisers ravis en cachette, Les baisers dans l'ombre rendus Ont une saveur qui me jette Hors de moi, le cœur éperdu.

Par de beaux souvenirs bercée Et des espoirs encor plus beaux, L'âme, en goûtant l'heure passée, S'élance vers des jours nouveaux.

Mais de tels pensers, c'est un leurre, Comme il vaudrait mieux s'embrasser!

Non, chère âme, mais plutôt pleure.

Il n'est rien si doux que pleurer.

Une fois, était un vieux roi; Son cœur était las et sa tête grise;
Et le vieux roi reçut la foi D'une jeune femme, à l'église.

Une fois, était un beau page; Sa tête était blonde et son cœur ardent. La jeune reine à cet enfant Fit porter sa traîne à ramage.

Ce conte est bien connu... Qu'importe?

Le sens en est tendre et si douloureux.... Reine et page sont morts tous deux De s'aimer d'une amour trop forte.

En ma mémoire ont fleuri Des images longtemps fanées...

Mais qu'a donc ta voix, mon aimée, Oui me fait tressaillir ainsi ?

Ne dis pas: «je t'aime », maîtresse; Car je sais trop bien qu'ici-bas Clair printemps et belle tendresse Sont vile déflorés, hélas !

Ne dis pas : « je t'aime » ; muette. Baise mes lèvres et souris,
Si demain matin ton poète Te montre ces lilas flétris.

Par le clair de lune enivré, Le tilleul pâme ; à la vêprée.

Le rossignol énamouré Dit sa chanson dans la feuillée.

« Veux-tu pas t'asseoir, mon amour, Sous ce tilleul, parmi la mousse?

Vois : sous la lune, mollement Elle luit, et semble plus douce.

Cet arbre. est cher aux amoureux ; Sa feuille comme un cœur
est faite ;

Et voilà pourquoi, deux à deux, Ils y cherchent une retraite.

Mais tu souris, comme perdu

Aux détours de ta rêverie.

Parle, ami, dis-moi, que veux-tu,

Quel est donc ton rêve? — Ah! ma mie.

Tu veux connaître mes souhaits :

Eh ! bien, je voudrais — le dirai-je? — Que vînt Tâpre hiver, je
voudrais Voir tomber dru la froide neige ;

Et tous deux, bien emmitouflés, Sur les lacs glacés, par la
plaine, Dans un traîneau bariolé Nous glisserions à perdre
haleine.

Les Elfes mènent dans le bois Leur chevauchée, au clair de
lune ; Cors et clochettes à la fois Retentissent dans la nuit brune ;

Et leurs petits chevaux tout blancs, Avec leurs ramures dorées,
Volent en rapides élans :

Tels des cygnes dans les nuées.

Au galop passant à son tour.

J'ai vu me sourire leur reine :

Est-ce un salut à mon amour, Ou l'avis d'une mort prochaine?

Je t'envoie, au matin, les pâles violettes
Que, pour toi, je
cueillis au bois, dès mon réveil
Et quand le crépuscule est venu,
je l'apprête
Roses, œillets môles, un beau bouquet vermeil.

Et ces fleurs ont un sens symbolique, ma belle. Si tu le veux
savoir, chaque bouquet te dit :

Pendant le jour, sois-moi fidèle,

Aime-moi bien, pendant la nuit.

Le pli, que de toi j'ai reçu, Ne trouble pas trop mon repos :

Tu ne veux plus m'aimer, dis-tu Mais tu le dis en longs propos.

Douze pages! texte serré!

C'est un manuscrit en petit.

Pour signifier un congé.

Jamais on n'en a tant écrit.

Ne crains pas qu'il soit ébruité, Notre cher amour, parle
monde.

Bien que, pour louer ta beauté, Ma bouche en mots fleuris
abonde,

Sous cet entassement de fleurs.

De roses et de violettes, Se cache brûlante, secrète.

Dérobée aux yeux, mon ardeur.

Une étincelle l'a trahie?

Point. Car le monde curieux Ne croit jamais à ces beaux feux:

Ce n'est pour lui que poésie.

En mon cœur, la chanson ailée Du printemps chante jour et nuit ; L'écho de la verte vallée Jusqu'en mon rêve retentit.

Les oiseaux ont la voix plus douce Qui peuplent ce rêve enchanteur ; Il sort une plus fine odeur Des fleurettes et de la mousse.

Les roses ont plus de beauté, D'une gloire d'or entourées.

Ainsi que les têtes sacrées Dans les tableaux de sainteté.

Moi-même, par métamorphose,

En rossignol étant mué,

Je chante à gosier déployé

Des chansons plus douces aux roses,

Et je rêve ainsi jusqu'au jour Où, quand le soleil va paraître, Les vrais rossignols à leur tour Viennent chanter sous ma fenêtre.

Les étoiles, glissant de leurs petits pieds d'or Joucement et comme inquiètes,

Respectent le sommeil de la terre qui dort Au sein des ténèbres muettes.

Dans le bois, chaque feuille écoute longuement

Le silence de la nuit sombre.

Tandis que la montagne, assoupie et rêvant,

Semble étendre son long bras d'ombre.

Mais j'entends un appel. D'où vient donc cette voix

Par qui mon âme est remuée?

Est-ce vous qui parlez ainsi, ma bien-aimée?

N'est-ce qu'un oiseau dans les bois?

Oh! que ce printemps est mélancolique!

Les fleurs portent comme un poids de langueur,

Et le rossignol met dans sa musique

Un je ne sais quoi qui serre le cœur.

Ne ris pas, ô ma belle, je t'en prie ; Ne ris pas ainsi d'un rîie
joyeux, Mais pleure plutôt ; ma lèvre ravie Boira d'un baiser les
pleurs de tes yeux.

Encore une fois il faut m'arracher Au cœur que j'aimai d'une
amour si pleine ; Encore une fois mon destin m'entraîne.

Ah! si je pouvais ici m'atlaclier!

Au pas des chevaux le pont tremble et gronde Sur le fleuve qui
coule triste et noir. C'en est fait... Je pars pour ne plus revoir
Celle que j'aimai d'une amour profonde.

Et la lune, au ciel, voyant ma douleur, Semble se vouloir voiler
d'un nua^e.

Chérie, adieu donc! Au lointain voyage, En tous lieux, pour toi
fleurira mon cœur.

Nos beaux désirs d'amour fleurissent.

Puis un instant vient les flétrir ; Ils fleurissent et se flétrissent
Jusqu'au jour où tout doit finir.

Je le sais... Cette expérience Corrompt pour moi toute douceur
; Et voilà la triste science Qui blesse et fait saigner mon cœur.

Comme un visage de vieillard Qu'une barbe grise embrous-
saillé, Le ciel se voile en la grisaille Des nuages et du brouillard.

Éteinte la claire lumière !

Et ce ciel bas et sans rayons A flétri les fleurs et fait taire En
mon âme amour et chansons.

Le cœur glacé, l'esprit plein de mornes pensers, Je trouve
demi-mort ce monde où je voyage Et dont la pâle automne, au
moment de passer, Enveloppe d'un froid linceul les paysages.

Les feuillages jaunis, dépouillés peu à peu, Tombent et triste-
ment s'en vont joncher la terre; Une humide vapeur monte de la
bruyère, Et pour mettre le comble à mon marasme, il pleut.

Gomme un rêve noir, le brouillard de l'automne Flotte triste-
ment sur le mont et le val, Sous le vent du Nord, le bois se décou-
ronne ; Les troncs dépouillés ont pris un air spectral.

Mais un arbre encor, parmi la forêt nue. Est resté feuillu.
Triste et silencieux, 11 paraît nourri par des pleurs douloureux Et
l'on doute si son feuillage remue.

Mon cœur est en deuil comme ce paysage Et l'arbre qui, seul,
comme pendant l'été Est demeuré vert, me semble voire image.
Madame, vous dont rien n'atteint la beauté.

Ciel grisâtre, ciel terne, ciel vulgaire! Et vulgaire aussi la gauche cité Qui, complaisamment, mire en la rivière La laideur de ses logis reflétés;

Grotesques bourgeois qu'un rhume enchifrené, Mouchant leurs longs nez avec gravité ; Parvenus à mine insolente et vaine, Et cagots louchant avec fausseté.

O brillant Midi, de quel cœur j'adore Ton azur et la beauté de tes Dieux, Quand je suis forcé de revoir encore Ces gens si vilains et ce ciel affreux.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chansonsetpomeooheinuoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.